

Ghana Institute of Languages

"LA LITTÉRATURE AFRICAINE ET LA LITTÉRATURE ANTILLAISE D'EXPRESSION FRANÇAISE"

Introduction and Selection of Texts

by

MARYSE CONDE

MANIOC.org

23

OEN.111.48126
Ghana Institute of Languages

French Department

BIBLIOTHEQUE DES LANGUES ORIENTALES

Advanced Course

(Document Nr. 2)

"LA LITTERATURE AFRICAINE ET LA LITTERATURE ANTILLAISE D'EXPRESSION FRANCAISE"

Introduction and Selection Texts

by

Maryse CONDE

Lic. Lettres (Sorbonne)

Accra, January 1966.

A.242886

MANIOC.org

C'est peut-être au passé qu'il faudrait aujourd'hui parler de la littérature africaine d'expression française.

En effet depuis les indépendances en chaîne suivant celle de la Guinée en 1958, très peu d'ouvrages de valeur ont été écrits en Afrique. Le fait est d'autant plus surprenant qu'il se produit après une réelle floraison littéraire au Kamerun, au Sénégal, en Côte d'Ivoire... sans parler des oeuvres antérieures liées au mouvement de la Négritude de L.S. Senghor.

Il est certain que la littérature africaine a été essentiellement une littérature de crise, l'expression d'un conflit. L'écrivain africain était par définition un colonisé vivant dans une société coloniale et réagissant contre l'oppression coloniale. Qu'il dépeignît seulement les formes de cette oppression, qu'il se rebellât contre elles, qu'il s'en évadât par le rêve ou l'amour ou la mort, le centre de son oeuvre était le colonialisme.

Faut-il en conclure que les semi-indépendances et les indépendances ayant mis fin à ce colonialisme, ayant apporté paix, bonheur, et prospérité, nos auteurs se taisent, puisque les peuples et les gens heureux n'ont pas d'histoire ?

La réponse est évidemment : non. Les causes de conflit, de malaise en Afrique n'ont nullement cessé avec l'indépendance (il semblerait au contraire qu'elles se soient multipliées) et les raisons de parler seraient belles.

Se pourrait-il alors que la génération qui a écrit "Mission Terminée" ou "le Vieux Nègre et la médaille" ou "le Regard du Roi" soit trop étroitement mêlée à ces nouveaux conflits, compromise et incapable de les transcrire dans une oeuvre littéraire ? Il serait difficile à un Ministre ou à un Ambassadeur de se prononcer sur la politique néo-colonialiste ou oppressive de son pays.

Se pourrait-il que la jeune génération n'ose pas s'avouer qu'en fait trop souvent "rien n'a changé", attende et se taise ? Mais il est superficiel de prétendre simplement que le tourbillon politique et social que traverse l'Afrique ne favorise pas la création littéraire. Ces mondes où "tout se désintègre" sans assumer automatiquement de formes nouvelles peuvent engendrer des "littératures du chaos", je veux dire la peinture d'un monde à demi inconnu et par là-même un peu angoissant, émergeant de la confusion. Il manque à l'Afrique d'expression française son Chinua Achébé, l'auteur Nigérien (Nigéria) de "Things fall apart".

Il serait long et peut-être vain d'épiloguer sur les raisons du silence des auteurs africains. Bornons-nous donc à considérer la littérature africaine telle qu'elle se présente aujourd'hui.

I - LE ROMAN.

En prose, comme en poésie le thème essentiel nous l'avons dit, est la révolte contre l'oppression coloniale !

Mais les formes que revêt cette révolte sont multiples :

- 1°) - Purement passive, elle peut n'être que la peinture affectueuse de mœurs typiquement africaines opposées consciemment ou non à celles de l'Europe, la grande destructrice. Si de tels ouvrages semblent aujourd'hui faibles (Karim d'Ousmane-Socé-Maimouna d'Abdoulaye Sadjì) et desuets, ils n'en traduisent pas moins la volonté de revaloriser des traditions et une personnalité méprisées. Au risque de déplaire, même de choquer, je pense qu'à ce titre, nous devons témoigner d'un relatif intérêt pour l'Afrique dévastée par le colonialisme. Mais les pages dépeignant les travaux du père, les tâches multiples de la mère, les épreuves de la circoncision, les paysages, sont comme des morceaux choisis qui rachètent l'ensemble de l'oeuvre, comme si leur auteur écrivait en vue d'une future "anthologie".
- 2°) - Le second stade de la révolte est la description des ravages du colonialisme dans une société donnée. C'est la forme la plus courante.

D'Abdoulaye Sadji à Cheikh Hamidou Kane, en passant par les grands camerounais Mongo Beti et F. Oyono, les écrivains nous présentent des êtres humains rendus ridicules, odieux, pitoyables par le drame colonial. Evidemment les différences sont grandes. L'Univers d'Abdoulaye Sadji est un petit univers : Sa maîtresse du Sénégal est une petite personne préoccupée par la couleur de sa peau obnubilée par le désir d'épouser un blanc pour mettre au jour des rejetons plus clairs, et jamais derrière sa pitoyable histoire ne se profile la grandeur de la tragédie d'une race amenée à se mépriser elle-même. Les ouvrages d'Abdoulaye Sadji demeurent à ras de terre. Sans comparaison avec eux sont les romans de Mongo Beti et de F. Oyono. Chez eux l'arme est l'ironie, l'humour. Ce sont les ridicules du colonialisme qui sont présentés même s'ils se dépassent pour préfigurer sa destruction. On peut préférer "le pauvre Christ de Bomba" à "Mission Terminée", le premier ouvrage étant une satire acerbe, une dénonciation sans équivoque des mensonges religieux, et des mensonges sentimentaux qui prétendent masquer l'oppression économique ; on peut préférer "Le Vieux Nègre et la Médaille" à une "Vie de Boy", le vieux Méka recevant sa dérisoire médaille étant plus humain que Toundi examinant sa patronne par le petit bout de la lunette, mais ces deux romanciers donnent la mesure des infinies répercussions, des infinies implications du drame colonial.

On s'étonnera que j'ai cité à côté d'eux Cheikh Hamidou Kane auquel le néo-colonialisme fit un succès si éclatant. C'est que, si irritant que soit le parti pris de "faire épique" de son "Aventure Ambiguë" avec son défilé de personnages stéréotypés (le Maître - la Grande Royale...) avec son évocation verbeuse du drame exclusivement spirituel - des chefferies peuples forcées d'adopter la voie de l'Occident ; si négative et nébuleuse que soit la conclusion (ce meurtre du héros par un fou et ce dialogue avec un Dieu enfin présent) il n'en demeure pas moins que la tragédie qui se joue est celle de deux civilisations, de deux cultures mises en contact en un combat inégal où l'une des deux est défaite.

3°) - Le troisième stade de la révolte serait.. la révolte même, c'est-à-dire avec la dénonciation directe d'une situation qui ne saurait durer, la peinture de la lutte contre elle. Seul exemple de ce que pourrait être ce troisième courant : Sembène Ousmane et "les Bouts de bois de Dieu". Cet ouvrage apparaît comme un phénomène isolé. "Une grève dans l'ancien Soudan menée par les hommes, soutenue par les femmes, se terminant par une victoire populaire". Le livre de S. Ousmane qui paraît ensuite "l'Harmattan" n'a pas tenu les promesses du précédent, on peut y déplorer l'apparition de la très traditionnelle "femme blanche" intervenant pour poser le problème aujourd'hui dépassé, sauf pour les minorités afro-américaines et antillaises du "Mariage Mixte".

La faiblesse de ce troisième courant n'est pas un phénomène africain, mais un phénomène littéraire général. A part la littérature russe, on trouve peu d'exemples d'auteurs se faisant l'écho des luttes armées ou non, des peuples. Cela demeure du domaine journalistique, ou alors, il faut que l'histoire offrant ses perspectives confère à ces combats un caractère épique.

A cette lignée doit-on rattacher l'oeuvre de Niane D.T. : "Soudjata ou l'épopée mandingue" ? Pourrait-on considérer cet ouvrage comme le premier roman historique africain, l'histoire y ayant gardé la saveur demi-léendaire des récits des griots ?

II - LA POESIE.

Les poètes africains sont nombreux ; beaucoup pensant que la sincérité d'une émotion est la seule condition d'une oeuvre littéraire valable. On pourrait citer B. Dadié.. on pourrait citer B. Diop. Mais les deux grands poètes africains sont sans conteste Senghor et David Diop. Peut-on imaginer plus grand contraste ?

Senghor se rattacherait au premier stade, celui de la révolte passive. Puis qu'appliqué au "Président-Poète" ce mot de révolte, même passive

ne peut manquer de surprendre, je rappellerai que j'entends par là la prise de conscience par un écrivain que son pays et son peuple constituent une réalité originale, distincte de l'Europe et le désir de les valoriser. (Mais ne serait-ce pas là une des définitions de la fameuse Négritude ?)

"Eléphant de Mbissel, entends ma prière pieuse
Donne-moi la science fervente des grands docteurs de
Tombouctou

Donne moi la volonté de Soni Ali, le fils de la bave du
lion - c'est un raz de marée à la conquête d'un continent.
Souffle sur moi la sagesse des Keita".

Senghor est un grand poète, un très grand poète même quand on déplore dans son oeuvre l'affleurement de son obédience politique et de sa théorie de la complémentarité des races ("l'émotion est nègre comme la Raison est hellène") dont les conséquences sont infinies. Nul mieux que lui n'a su magnifier l'Afrique, donner l'intuition de sa beauté perdue, rescusciter sa noblesse.

D. Diop se rattacherait au troisième groupe celui de la révolte directe ; sa poésie est faite pour défoncer les tympan... son martèlement est celui des tams-tams de guerre.. elle n'est pas strictement africaine.. elle est l'expression de toute la révolte de tous les peuples coloniaux.

".... Et sur les routes le grondement sinistre des charrettes
de haine

Je pense au Vietnamien couché dans la rizière
Au forçat du Congo frère du lynché d'Atlanta
Je pense au cheminement macabre du silence
Quand passe l'aile d'acier sur les rires à peine nés...."

David Diop est mort très tôt, trop tôt. Néanmoins "Coups de Pilon" pour

rait préfigurer la poésie complète, celle qui fusionne le sens et le son, la beauté et l'action.

III -- AUTRES GENRES.

A) - L'histoire.

Elle se rattacherait à la même veine ; tous les historiens africains de Cheikh Anta Diop à Kizerko sont par-dessus tout préoccupés de la réhabilitation des mondes africains, de la reconstruction de la grandeur des empires disparus. L'histoire est un élément de révolte, la preuve des mensonges de l'Occident.

B) - Le Théâtre.

Nous ne voyons guère dans ce domaine que Sydou Badian écrivain (et ministre) Malien. Son "Chaka" quelque peu verbeux où l'action le cède à des réflexions politico-philosophiques appartient à ce courant de revalorisation du passé Africain. Car en vérité pour un intellectuel, aucune qualification n'est plus blessante que celle-ci. "Afrique, continent sans passé".

C) - Les Contes.

Ceux de Birago Diop sont les plus célèbres mais B. Dadié, Jean Malouga en ont aussi écrits. Ces auteurs sont tous fidèles au style des griots et, il semble que ces récits soient surtout faits pour être entendus. Il serait faux de considérer les contes comme un genre enfantin, par cela même négligeable : s'y exprime la sagesse de la vieille Afrique traditionnelle, l'Afrique de l'arbre à palabres.

LITTÉRATURE ANTILLAISE.

Si j'ai cru bon de séparer la littérature africaine d'expression française de la littérature antillaise, c'est qu'après être nées du même

drame (le drame colonial), après avoir suivi une ligne unique (la révolte contre l'oppression coloniale), elles semblent à présent se séparer et emprunter des voies distinctes, reflet de situation politiques distinctes.

Les Antilles sont la terre des paradoxes.

Ce sont ces "Iles-Heureuses" ces "Lambeaux de la France", comme on les a tour à tour baptisées, qui ont ouvert les voies de la révolte et verbalement l'ont poussée à l'extrême. Verbalement, puisque politiquement et économiquement les unes demeurent les dernières "colonies" françaises (Guadeloupe et Martinique) tandis qu'Haïti nominalement indépendante (1) est inféodée au capitalisme américain. Si surprenant que cela puisse sembler, la révolte aux Antilles a d'abord et essentiellement été une révolte intellectuelle. C'est le caractère "contre-nature" du colonialisme qui a été ressenti, je veux dire, ce "don obligatoire" d'une civilisation qui n'était pas désirée, pire, qui détruisait la profonde authenticité des êtres.

Me dira-t-on, que signifie une révolte intellectuelle ? N'est-ce pas le jeu d'esthète ? Par la suite, il y eut beaucoup de cela dans la Littérature Antillaise ; les enfants et les petits enfants de la Négritude ont édifié un mythe qui leur a été aussi nécessaire que la Confession au Catholique (un exutoire après lequel on peut recommencer à pêcher..) : celui de l'Afrique.

- Mais au départ, pour un Antillais, qui ne connaissait de son passé et de ses origines que l'immense frustration de l'esclavage, l'Afrique était le continent vierge où être Noir, être Nègre avait une indéniable beauté, une indéniable grandeur et le retour spirituel à l'Afrique c'est dire la révolte intellectuelle le premier acte de libération. C'est de ce décalage entre une Afrique rêvée par une minorité intellectuellement axphysiée, et une Afrique vécue par ceux qui n'en avaient pas quitté le sol, que sont nés les avatars de la Négritude.

La valorisation de la "personnalité" Nègre, des "valeurs Nègres" quelque'elles puissent être, était pour l'antillais aliéné par trois siècles de blanchiment, l'avant-propos de la révolte. La Négritude était la pierre anglaise.

Mais laissons la Négritude autour de laquelle les batailles ne sont pas terminées.

En ce qui concerne la littérature antillaise, les trois stades que nous avons distingués à propos de la littérature africaine ne sont pas exactement valables.

- 1°) - Le premier stade (révolte passive) n'existe pas. Avant le grand cri de refus de la Négritude, certains antillais, blanchés pour la plupart que le hasard avait fait naître aux Antilles, avaient peint la luxurante végétation des Caraïbes et, en son sein, l'humanité à demi innocente, indolente, dont l'Europe avait besoin comme contrepoids à sa lassitude. Ce détestable "exotisme" loin d'être un élément pré-révolutionnaire n'était en fait qu'une obéissance au vœu de l'Occident, que la vision et la description de ce qui était susceptible de lui plaire.
- 2°) - Le deuxième et le troisième stades seraient confondus : la peinture des ravages du colonialisme s'accompagne chez tous les écrivains de celle des luttes embryonnaires, encore stériles et désespérées contre son oppression.
- 3°) - Ouvrant les voies à la future littérature africaine existe un dernier stade purement imaginaire : comment résoudre les problèmes de la décolonisation, les problèmes postérieurs à l'indépendance. Car n'est-ce pas alors que commencera la vraie tragédie ?

I - LE ROMAN.

Les grands romans viennent d'Haïti.

.../...

Jacques Roumain, Jacques Stephen Alexis, Edris Saint Arand nous ont laissé d'inoubliables gestes du peuple haïtien, de ses souffrances, de sa misère, de son inébranlable foi en l'avenir.

"Maintenant dit Hilarion Hilarius, héros de Compère Général Soleil de Jacques S. Alexis, nous savons ce qu'il y a dans le ventre de la misère, pourquoi toutes les belles choses de la terre n'appartiennent pas aux nègres comme nous, pourquoi les blancs Américains sont nos maîtres..."

La lucidité est la caractéristique dominante de cette littérature, la dénonciation sans fards de l'exploitation économique des peuples. Elle se combine avec l'appel direct à la grève, à la bataille, au sang....

Les romanciers plus proches : Bertene Juminer (Guyane) Edouard Glissant (Martinique) répètent à l'envi ce même thème soit sur le mode poétique (La Lézarde) soit sur un mode plus réaliste (Les Bâtards).

II - LA POESIE.

La poésie Antillaise (et même la poésie Nègro-Africaine) est dominée par Aimé Césaire. Il est l'illustration vivante du poète révolutionnaire s'intégrant à son peuple pour le conduire à la libération totale tant politique qu'économique et intellectuelle. Dans un langage hermétique que l'on a appelé symboliste et qui signifie le refus des formes de l'Occident, il exprime des idées complexes. Ces idées comme les mouvements d'une symphonie se succédant et naissant les uns des autres...

1°) - Le Refus.

Le refus d'un Antillais c'est-à-dire d'un petit fils d'esclave, ignorer de son passé et que durant trois cents ans, le colonisateur s'est efforcé de ramener à son image (la seule valable : l'image européenne) est d'abord purement intellectuel ; c'est le refus d'une

.../...

personnalité d'emprunt, d'un masque, qui entravent la profonde authenticité de l'être.

2°) - La Négritude.

Découlant de ce refus, elle est l'acceptation passionnée de la "qualité de Nègre" (c'est-à-dire de contraire du Blanc), son exaltation, sa magnification. Tout ce qui était supposé défaut, devient qualité.

"Ceux qui n'ont inventé ni la poudre ni la boussole
ceux qui n'ont jamais su dompter la vapeur ni l'électricité
ceux qui n'ont exploré ni les mers ni le ciel
mais ils savent en ses moindres recoins le pays de souffrance
ceux qui n'ont connu de voyages que de déracinements
ceux qui se sont assoupis aux agenouillements
ceux qu'on baptisèrent et christianisèrent
ceux qu'on inocula d'abâtardissement
tan-tans de mains vides
tan-tans inanes de plaies sonores
tan-tans burlesques de trahison tabide".

3°) - La Révolte.

Cependant cette "qualité de Nègre" que le poète et les siens acceptaient si passionnément pour se délivrer du colon, qu'en savent-ils hormis ce que le colon a bien voulu leur en dire ? Il importe à présent de chercher la vérité et l'Antillais découvre alors les mensonges qui prétendaient masquer l'exploitation coloniale : mensonge civilisateur - mensonge religieux....

"Et la voix prononce que l'Europe nous a pendant des siècles gavés de mensonges et gonflés de pestilences,
car il n'est point vrai que l'oeuvre de l'homme est finie
que nous n'avons rien à faire au monde

.../...

que nous parasitons le monde
qu'il suffit que nous nous mettions au pas du monde".

L'antillais à présent lucide, rattache son petit drame à la tragédie coloniale : il est mûr pour les luttes.
Césaire est si grand qu'il a éclipsé des auteurs comme G. Tirolien, L.G. Damas, René Depestre cependant très intéressants.

Le thème demeure chez ceux-là aussi la révolte.

Révolte intellectuelle, contre le "don obligatoire" de la civilisation européenne ; rêve d'une Afrique recrée, et dépassant l'étroit cadre insulaire, haine de l'oppression sous toutes ses formes et appel à l'union des colonisés, par-delà les frontières.

III -- LE THEATRE.

C'est encore Césaire qui après avoir écrit un drame hautement poétique, "Et les chiens se taisaient" donne dans une pièce de théâtre achevée la préfiguration de ce qui devrait être le thème de la future littérature. La "tragédie du Roi Christophe" pose le problème de la conduite de la nation après l'indépendance, après le départ (réel ou simulé) du colonisateur.

Bref, l'antillais qui se révolte intellectuellement plus qu'un autre, demeure politiquement asservi plus qu'aucun autre. L'antillais qui n'a pas su atteindre l'indépendance, ou la mener à bien éclairer les problèmes post-coloniaux de la façon la plus claire et la plus lucide et met en garde contre eux. Pourquoi les problèmes spécifiquement antillais semblent-ils si parfaitement insolubles ? Ne trouvent-ils leurs réponses qu'ailleurs ?

Peut-être la réponse est-elle donnée par Frantz Fanon, un Antillais qui mourut Algérien, lors de la guerre de libération ? Les Antilles ont valeur d'étincelle... Les Antillais doivent se dépasser, réaliser leur lutte au delà de leurs étroites limites géographiques, sur leur ancien

.../...

continent, partout ailleurs où l'homme est opprimé. Car après tout que sont les frontières ? Qu'est le drame colonial ? Un aspect de la tragédie universelle de l'exploiteur et de l'exploité.

Maryse Condé.

que nous pourrions le rendre
qu'il suffit que nous nous mettions au pas du monde.
L'antillais a présenté l'indigène, l'indigène son petit frère à la fois
coloniale et le fait pour les autres.
C'est ce qui est si grand. Il a défilé des autres, comme il défilait, il
duras, l'indigène cependant sans indigénisme.
de leurs dévotion chez eux-mêmes aussi la révolte.
Réalité antillaise, l'indigène le "sans obligation" de la civilisation
européenne ; l'indigène l'indigène, et cependant l'indigène l'indigène
indigène, l'indigène de l'indigène, toutes les formes de l'indigène à l'indigène
des colonisés, par-delà les frontières.

III - LE TRAGIQUE

C'est encore l'indigène qui après avoir écrit un drame dramatique pour
que, "Et les choses se taisaient" donne dans une pièce de théâtre antillaise
l'indigène de ce qui devrait être la pièce de la tragédie antillaise. La
"tragédie de l'indigène" pour l'indigène de la tragédie de la tragédie
après l'indigénisme, après le drame (et le drame) du colonisé.
D'abord, l'antillais qui ne révolte l'indigénisme plus qu'un
autre, d'abord politiquement antillais, d'abord antillais, d'abord antillais
n'a pas un antillais l'indigénisme, et la pièce de la tragédie antillaise
post-coloniale de la tragédie antillaise et la pièce antillaise et la
contre eux. Pour l'indigénisme antillais antillais antillais
et politiquement antillais et la tragédie antillaise antillais antillais
Pour être la tragédie antillaise par l'indigénisme, un antillais
qui nous antillais, l'indigénisme de la tragédie antillaise antillais
volonté d'antillais... l'indigénisme antillais antillais antillais
l'indigénisme antillais antillais antillais antillais antillais antillais

A I M E C E S A I R E

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXX
XXXXXXXXXXXXXXXXXXXX
XXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

Né à la Martinique en 1912. Ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure, Professeur de Lettres.

Initiateur avec Senghor qu'il connaît à l'Ecole Normale Supérieure, du mouvement de la Négritude.

De retour dans son Ile, s'engage dans un long combat politique. Maire de Fort-de-France, député communiste à l'Assemblée Nationale, rompt avec le parti communiste à la suite des événements de Hongrie.

Prend alors la direction d'un mouvement pour l'autonomie des Antilles.

Le passage cité ici est l'exaltation de cette fameuse "Négritude" avant qu'elle ne se soit dépassée dans la Révolte totale.

Oeuvres : Discours sur le Colonialisme
Cahiers d'un retour au pays natal
Les armes miraculeuses
Les chiens se taisaient
Toussaint Louverture
Ferrements
La tragédie du Roi Christophe.

AIME CESAIRE

CAHIER D'UN RETOUR AU PAYS NATAL.

XXXXXXXXXX
XXXXXX
XXXX

P O E M E

ô lumière amicale
ô fraîche source de la lumière
ceux qui n'ont inventé ni la poudre ni la boussole
ceux qui n'ont jamais su dompter la vapeur ni
l'électricité
ceux qui n'ont exploré ni les mers ni le ciel
mais ceux sans qui la terre ne serait pas la terre
gibbosité d'autant plus bienfaisante que la terre
déserte
davantage la terre
silo où se préserve et mûrit ce que la terre a de
plus terre
ma négritude n'est pas une pierre, sa surdité ruée
contre la clameur du jour
ma négritude n'est pas une taie d'eau morte sur
l'oeil mort de la terre
ma négritude n'est ni une tour ni une cathédrale
elle plonge dans la chair rouge du sol
elle plonge dans la chair ardente du ciel
elle troue l'accablement opaque de sa droite
patience.
Eia pour le Kaïlédrat royal !
Eia pour ceux qui n'ont jamais rien inventé

.../...

pour ceux qui n'ont jamais rien exploré
pour ceux qui n'ont jamais rien dompté
mais ils s'abandonnent, saisis, à l'essence de toute chose
ignorants des surfaces mais saisis par le mouvement
de toute chose
insoucieux de dompter, mais jouant le jeu du monde

véritablement les fils aînés du monde
poreux à tous les souffles du monde
aire fraternelle de tous les souffles du monde
lit sans drain de toutes les eaux du monde
étincelle du feu sacré du monde
chair de la chair du monde palpitant du mouvement
même du monde !

Tiède petit matin de vertus ancestrales

Sang ! Sang ! tout notre sang ému par le coeur
mâle du soleil

ceux qui savent la féminité de la lune au corps
d'huile

l'exaltation réconciliée de l'antilope et de l'étoile
ceux dont la survie chemine en la germination de
l'herbe !

Eia parfait cercle du monde et close concordance !

Ecoutez le monde blanc

horriblement las de son effort immense

ses articulations rebelles craquer sous les étoiles
dures

ses raideurs d'acier bleu transperçant la chair
mystique

écoute ses victoires prodiotoires trompeter ses défaites

écoute aux alibis grandioses son piètre trébuchement

Pitié pour nos vainqueurs omniscent et naïfs !

Eia pour la douleur aux pis de larmes réincarnées
pour ceux qui n'ont jamais rien exploré
pour ceux qui n'ont jamais rien dompté

Eia pour la joie

Eia pour l'amour

Eia pour la douleur aux pis de larmes réincarnées,

et voici au bout de ce petit matin ma prière virile
que je n'entende ni les rires ni les cris, les yeux
fixés sur cette ville que je prophétise, belle,
donnez-moi la foi sauvage du sorcier
donnez à mes mains puissance de modeler
donnez à mon âme la trempe de l'épée
je ne me dérobe point. Faites de ma tête une tête
de proue
et de moi-même, mon coeur, ne faites ni un père,
ni un frère,
ni un fils, mais le père, mais le frère, mais le fils,
ni un mari, mais l'amant de cet unique peuple.

Faites-moi rebelle à toute vanité, mais docile à
son génie

comme le poing à l'allongée du bras !

Faites-moi commissaire de son sang

faites-moi dépositaire de son ressentiment

faites de moi un homme de terminaison

faites de moi un homme d'initiation

faites de moi un homme de recueillement

mais faites aussi de moi un homme d'ensemencement.

faites de moi l'exécuteur de ces oeuvres hautes
voici le temps de se ceindre les reins comme un
vaillant homme —

Mais les faisant, mon coeur, préservez-moi de tout
haine

ne faites point de moi cet homme de haine pour
qui je n'ai que haine
car pour me cantonner en cette unique race
vous savez pourtant mon amour tyrannique
vous savez que ce n'est point par haine des autres
races
que je m'exige bêcheur de cette unique race
que ce que je veux
c'est pour la faim universelle
pour la soif universelle
la somme libre enfin
de produire de son intimité close
la succulence des fruits.

A I M E C É S A I R E

XXXXXXXXXX

Les deux extraits suivants, le premier tiré du drame lyrique "Les chiens se taisaient", le deuxième de "la tragédie du Roi Christophe" illustrent deux aspects de Césaire.

- 1°) - Dans un tourbillon de poésie symboliste, dans un "délire verbal", des héros vraisemblablement Antillais rejettent la soumission et l'obéissance au colon. Ils choisissent le dur chemin de la révolte, et du sacrifice.
- 2°) - Dans le cadre historique d'Haïti après 1802, Césaire pose clairement et lucidement les problèmes des nouvelles nations qui pensent que l'indépendance est une fin. La poésie cède le pas à la puissance réaliste.

AIME CESAIRE ET LES CHIENS SE TAISAIENT

LE REBELLE

Quelle est celle qui me trouble sur le seuil du
repos ? Ah, il te fallait un fils trahi et vendu...

LA MERE

Mon fils

LE REBELLE

Et il fallait aussi n'est-ce pas à ceux qui t'ont
envoyée, il leur fallait mieux que ma défaite,
mieux que ma poitrine qui se rompt, il leur
fallait mon oui... Et ils t'ont envoyée. Merci

LA MERE

tourne la tête et me regarde

LE REBELLE

mon amie, mon amie
est-ce ma faute si par bouffée du fond des âges,
plus rouge que n'est noir mon fusc, me montent
et me colorent et me couvrent la honte des
années, le rouge des années et l'intempérie des jours
la pluie des jours de pacotille
l'insolence des jours de sauterelle
l'aboi des jours de dogue au museau plus verni
que le sel
je suis prêt
sonore à tous les bruits et plein de confluences
j'ai tendu ma peau noire comme une peau de
bourrique.

LA MERE

coeur plein de combat, coeur sans lait.

LE REBELLE

Mère sans foi

LA MERE

mon enfant... donne-moi la main... laisse pousser
dans ma main ta main redevenue simple.

LE REBELLE

le tam-tam halette, le tam-tam érucite, le tam-tam
crache des sauterelles de feu et de sang.
ma main aussi est pleine de sang.

LA MERE (effrayée)

tes yeux sont pleins de sang.

LE REBELLE

Je ne suis pas un coeur aride. Je ne suis pas un
coeur sans pitié.
Je suis un homme de soif bonne qui circule fou
autour de mares empoisonnées.

LA MERE

Non... sur le désert salé, et pas une étoile sauf le
gibet à mutins et des membres noirs aux crocs
du vent.

LE REBELLE (ricanant)

Ha, Ha, quelle revanche pour les Blancs. La mer
indocile... le grimoire des signes... la famine, le
désespoir... Mais non, on t'aura menti, et la

.../...

mer est feuillue, et je lis du haut de son faite
un pays magnifique, plein de soleil... de perre-
quets... de fruits... d'eau douce... d'arbres à
pain.

LA MERE

... un désert de béton, de camphre, d'acier, de
charpie, de marais désinfectés,
un lieu lourd miné d'yeux de flammes et de
champignons...

LA MERE

voyez, il n'obéit pas... il ne renonce pas à sa ven-
geance mauvaise... il ne désarme pas

LE REBELLE (dur)

Mon nom : offensé ; mon prénom : humilié ; mon
état : révolté ; mon âge : l'âge de la pierre.

LA MERE

Ma race : la race humaine. Ma religion : la fra-
ternité...

LE REBELLE

Ma race : la race tombée. Ma religion...
mais ce n'est pas vous qui la préparerez avec
votre désarmement...
c'est moi avec ma révolte et mes pauvres poings
serrés et ma tête hirsute.

(Très calme).

Tragédie d'un peuple aux prises avec son destin, tragédie du pouvoir, c'est-à-dire tragédie du héros que sa conscience du destin national éloigne de plus en plus d'une nation abreuvée d'héroïsme, c'est une tragédie dont le prétexte a peut-être été fourni à Césaire par ses recherches sur Toussaint Louverture, mais c'est certainement une tragédie africaine aujourd'hui, comme elle aurait pu être russe hier. C'est-à-dire tragédie d'un peuple et d'un héros peinant, se débattant, se cherchant une identité, un destin entre deux mondes, celui du passé et celui de l'avenir.

Les paysans (le peuple) voudraient se ménager un petit coin de bonheur dans la grande aventure historique, s'arrêter le soir pour boire du clairon, danser un peu aussi peut-être le samedi et le dimanche. Le héros lui peut leur donner tout le bonheur et d'abord leur donner "la faim de faire, le besoin d'une perfection", c'est-à-dire le besoin d'un plus grand bonheur. Cette tension fait de la tragédie du Roi Christophe la tragédie de tous les peuples à toutes les époques de transition, c'est la tragédie du pouvoir révolutionnaire. Elle est universelle. Dans la mesure où les Noirs des Caraïbes et d'Amérique ont été historiquement plus piétinés que d'autres, cette tragédie est localisée dans l'histoire des Antillais et dans une certaine mesure dans l'histoire de l'Afrique.

Le passage suivant est extrait du premier acte. C'est au cours de cette scène que se noue la tragédie du roi Christophe, comme son dialogue avec Mme Christophe, la reine le montrera.

A I M E C E S A I R E

Le roi Christophe.

CHRISTOPHE

Il n'y touche pas Chanlatte... Il le revêt, et de plein droit. Passons ! Aïe ! Aïe ! Qu'est-ce qui me mord au jarret ?

.../...

HUGONIN (sortant de dessous la table)

Oua, oua, oua ! Je veux dire que je suis le chien de sa Majesté, le carlin de sa Majesté, le bichon de sa Majesté, le mâtin, le dogue de sa Majesté !

CHRISTOPHE

Un compliment qui me fait mal au mollet !
Va te coucher, espèce d'imbécile !

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

MADAME CHRISTOPHE

Assez de bavardage
Je ne suis qu'une pauvre femme, moi
J'ai été servante
moi la Reine, à l'Auberge de la Couronne !
Une couronne sur ma tête ne me fera pas
devenir
autre que la simple femme,
la bonne négresse qui dit à son mari
attention !
Christophe, à vouloir poser la toiture d'une case
sur une autre case
elle tombe dedans ou se trouve grande !
Christophe, ne demande pas trop aux hommes
et à toi-même, pas trop !
Et puis je suis une mère
et quand parfois je te vois emporté sur le cheval
de ton coeur fougueux
le mien à moi
trébuche et je me dis :
pourvu qu'un jour on ne mesure pas au malheur
des enfants la démesure du père.

.../...

Nos enfants, Christophe, songe à nos enfants.
Mon Dieu ! Comment tout cela finira-t-il ?

CHRISTOPHE

Je demande trop aux hommes ! Mais pas assez aux
nègres, Madame ! S'il y a une chose qui,
autant que les propos des esclavagistes, m'irrite,
c'est d'entendre nos philanthropes clamer, dans le
meilleur esprit sans doute, que tous les hommes
sont des hommes et qu'il n'y a ni blancs ni noirs.
C'est penser à son aise, et hors du monde, Madame. Tous
les hommes ont mêmes droits. J'y souscris. Mais du commun
lot, il en est qui ont plus de devoirs que d'autres. Là
est l'inégalité.

Une inégalité de sommations, comprenez-vous ?

A qui fera-t-on croire que tous les hommes, je dis tous, sans
privilège, sans particulière exonération, ont connu la déporta-
tion, la traite, l'esclavage, le collectif ravalement à la bête,
le total outrage, la vaste insulte, que tous, ils ont reçu,
plaqué sur le corps, au visage, l'omni-niant craché. Nous seuls,
Madame, vous m'entendez, nous seuls, les nègres ! Alors au fond
de la fosse ! C'est bien ainsi que je l'entends. Au plus bas de
la fosse. C'est là que nous crions ; de là que nous aspirons à
l'air, à la lumière, au soleil. Et si nous voulons remonter,
voyez comme s'imposent à nous, le pied qui s'arcboute, le muscle
qui se tend, les dents qui se serrent, la tête, oh ! la tête, large
et froide ! Et voilà pourquoi il faut en demander aux nègres plus
qu'aux autres : plus de travail, plus de foi, plus d'enthousiasme,
un pas, un autre pas, encore un autre pas et tenir gagné chaque
pas ! C'est d'une remontée jamais vue que je parle, Messieurs, et
malheur à celui dont le pied flanche !

.../...

MADAME CHRISTOPHE

Un Roi, soit !

Christophe, sais-tu comment, dans ma petite tête
crêpue, je comprends un roi ?

Bon ! C'est au milieu de la savane ravagée d'une
rancune de soleil, le feuillage dru et rond du
gros nombrin sous lequel se réfugie le bétail
assoiffé d'ombre.

Mais toi ? Mais toi ?

Parfois je me demande si tu n'es pas plutôt
à force de tout entreprendre
de tout régler
le gros figuier qui prend toute la végétation
alentour
et l'étouffe !

CHRISTOPHE

Cet arbre s'appelle un "figuier maudit".

Penchez-y, ma femme !

Ah ! je demande trop aux nègres ?

(Sursautant)

Tenez ! Ecoutez ! Quelque part dans la nuit, le tam-tam bat...
Quelque part dans la nuit, mon peuple danse... Et c'est tous les
jours comme ça... Tous les soirs... L'ocelot est dans le buisson,
le rôdeur à nos portes, le chasseur d'hommes à l'affût, avec son
fusil, son filet, sa muselière ; le piège est prêt, le crime de
nos persécuteurs nous cerne les talons, et mon peuple danse !

(Suppliant)

Mais qui
qui donc
m'offrira

.../...

plus qu'une litanie de prêtre, plus qu'un éloge versifié, plus qu'un boniment de parasite, plus que les prudences d'une femme, je dis quelque chose qui ce peuple au travail mette

quelque chose qui éduque
non qui édifie ce peuple ?

Toi, Martial Besse, l'ingénieur, le constructeur

Ah ! le beau métier

et que je voudrais être de ce peuple
le constructeur !

Quoi, Martial, rien ? Pas une idée ? Pas une proposition ?

MARTIAL BESSE

Majesté, constituer à un peuple un patrimoine,
son patrimoine à lui
de beauté, de force, d'assurance
je ne vois pas d'oeuvre plus digne d'un
"peraclet", celui qui le hélant
appelle un peuple à sa limite
le réveillant à sa force occulte !

CHRISTOPHE

Merci, Martial Besse... Merci... Je retiens votre idée : un patrimoine. A ceci près que je dirais plutôt un patrimoine d'énergie et d'orgueil. D'orgueil, pourquoi pas ? Regardez cette poitrine gonflée de la terre, la terre qui se concentre et s'étire, se déprenant de son sommeil, le premier pas hors-chaos, la première marche du ciel !

MARTIAL BESSE

Majesté, à bâtir, ce sont d'effroyables pentes !

CHRISTOPHE

Précisément, ce peuple doit se procurer, vouloir, réussir quelque

chose d'impossible ! Contre le Sort, contre l'Histoire, contre la Nature, ah ! ah ! l'insolite attentat de nos mains nues ! Porté par nos mains blessées, le défi insensé ! Sur cette montagne, la rare pierre d'angle, le fondement ferme, le bloc éprouvé ! Assaut du ciel ou reposoir du soleil, je ne sais, la première charge au matin de la relève ! Regardez, Besse. Imaginez, sur cette peu commune plate-forme, tournée vers le nord magnétique, cent trente pieds de haut, vingt d'épaisseur les murs, chaux et cendre de bagasse, chaux et sang de taureau, une citadelle ! Pas un palais. Pas un château-fort pour protéger mon bien-tenant. Je dis la Citadelle, la liberté de tout un peuple. Bâtie par le peuple tout entier, hommes et femmes, enfants et vieillards, bâtie pour le peuple entier ! Voyez, sa tête est dans les nuages, ses pieds creusent l'abîme, ses bouches crachent la mitraille jusqu'au large des mers, jusqu'au fond des vallées, c'est une ville, une forteresse, un lourd cuirassé de pierre... Inexpugnable, Besse, inexpugnable ! Mais oui, ingénieur, à chaque peuple ses monuments ! A ce peuple qu'on voulut à genoux, il fallait un monument qui le mit debout. Le voici ! Surgie ! Vigie !

(Halluciné)

Regardez... Mais regardez donc ! Il vit. Il corne dans le brouillard. Il s'allume dans la nuit. Annulation du négrier ! La formidable chevauchée ! Mes amis, l'âcre sel bu et le vin noir du sable, moi, nous, les culbutés de la grosse houle, j'ai vu l'énigmatique étrave, écume et sang aux naseaux, défoncer la vague de la honte ! Que mon peuple, mon peuple noir, salue l'odeur de marée de l'avenir.

(Vision de la Citadelle se détachant,
éclairée dans la nuit sur une double rangée de montagnes).

FIN DU PREMIER ACTE.

EDOUARD GLISSANT

Né à la Martinique. Professeur de Lettres.

Poète en prose, EDOUARD GLISSANT pose les deux problèmes-clés pour un Antillais.

1°) - La révolte contre l'Occident.

2°) - La quête du passé.

L'imagerie poétique voile cependant trop souvent l'énoncé direct des problèmes.

Oeuvres : La Lézarde
Le IVème siècle
Sel Noir (Poème).

EDOUARD GLISSANT

LA LEZARDE

XXXXXXXXXX
XXXXXX
XXXX

Celui qui découvre la mer a soudain un goût de pain noir dans la bouche. Il veut aussitôt boire un lait de fruit, comme si l'eau rèche l'avait déjà rempli de moiteurs. Pourtant celui-là, dans le même moment, tend vers la mer et la salaison ; et un grand vent lui bat au coeur, il se sent non défaillir mais porter sur la nappe d'eau, planer vers le large, dans l'air qui tremble. Et l'envie ne lui vient que plus doucement encore d'entrer dans la mer chaude. Il méconnaît cette force s'il veut s'y planter d'un seul coup (vorace, corps tremblant, âme défaite) ou s'il y va bezôft (de l'eau jusqu'aux genoux : presque rien). Mais qu'il progresse lentement vers elle, avec douceur et patience, parfois des ruses ; il accomplit alors la vraie offrande au bleu, le seul sacrifice que la vague agrée.

Thaël et Garin depuis longtemps ont deviné la mer : ils en ont respiré le lourd parfum quand ils ont longé les marécages : le remugle oppressant des boues et des crabes de terre, jaunes et rouges, et des mantous, ces crabes velus, noirs et violets, qui semblent des vieillards. Ils en ont entendu l'appel, le chuintement de la mer étale ; sans cri ni marée. Ils ont traversé le bras de marigot dont l'eau pure et glacée ne se rattache qu'à l'étendue chaude et salée. Ils ont de place en place connu sous leurs pieds ces effritements de la terre qui préparent à la présence du sable. Mais ils retardent savamment l'heure de déboucher en plein sur la plage, avec le miroitement qui éivre et l'air qui s'ouvre d'un seul ahan. Ils rôdent, complices, derrière l'écran des cocotiers ; avançant hardiment lorsque le champ paraît vaste au-devant de l'eau, marchant longtemps sur les feuilles sèches, au long du rivage qu'ils devinent,

.../...

mais reculant vers l'intérieur des terres quand ils rencontrent un mancenillier aux branches torturées, avant coureur des fresques de raisins de la mer mêlés aux cocotiers et qui font à l'eau verte et bleue une parure de fruits.

Celui qui découvre la mer sait qu'il n'est plus un fleuve (l'âme qui coule sans retour : bondissant d'écueil en barrage, glissant sur la trame des jours, s'attardant aux beautés), mais une nappe, un plan immobile, une patience, le temps fini, l'espace éteint de sa propre grandeur. Celui-là pesamment se couche près de l'eau, et s'il est triste, c'est peut-être à cause des oiseaux dans le ciel, malfinis, cayalis, ailes muettes et lointaines. Ici meut le fleuve, dans les boues et l'odeur fétides. Plus rien n'avance, sinon le sable qu'on voit au loin marcher dans le soleil. Ici le temps patient vous guette, rien ne peut qu'il ne vous mène. Où ? vers la mer sans achèvement.

EDOUARD GLISSANT

LE QUATRIEME SIECLE

ROMAN

XXXXXX
XXXXXX
XXXXXX

Un jour ce fut la mer, et l'arrivée dans ce pays de boucles, de détours, d'anses, de goulets. Il avait certes saisi d'un seul regard et soupesé cette terre, au moment de déboucher sur le pont et avant même que son deuxième pied ait reposé sur le bois strié d'éclaboussures ; de sorte que, les yeux baissés vers les lattes du navire, il s'était apparemment désintéressé du panorama de la côte : mais ce n'était qu'une ruse. Il n'avait pas offert au commandant Duchêne le spectacle de la bête affolée qui regarde partout et se débat devant l'entrée de l'enclos préparé pour elle. Aucun d'eux, aucun parmi cette troupe ni parmi celles passées ou à venir, n'aurait pu laisser paraître le sentiment de défaite, d'acceptation et de terreur mêlées qui les remplissait de tumulte. Non pas par défi, puisqu'une telle cargaison n'avait plus la force de défier, mais par instinct, pudeur, besoin irréflecti de cacher. Et peut-être par faiblesse. Peut-être parce qu'il avait déjà, lui, mesuré la différence entre ces deux côtes (l'une infinie, l'autre ramassée dans ses courbes), qu'il avait déjà sondé la masse d'océan tassée entre leurs terres. Peut-être parce qu'il n'était plus temps de guetter la ligne d'un rivage, mais de se préparer à la vie !

Au marché, il avait donc suivi, dans une sorte de rêve, le mouvement. La pluie qui reprenait ses à-coups. Des femmes, blanches et rosies. Des hommes, importants. Les malins, les têtus, les avares. Un objet en or, échangé contre un jeune garçon. Le crissement des robes trainées dans la boue. Les cris des marchands, les grands gestes, le tonnerre aigue des centaines de voix, la face vide, muette, de ceux qui le regardaient encore,

.../...

attendant sa décision. Mais il était attaché en compagnie de deux hommes et de trois femmes ; près de lui, l'autre semblait haler aussi deux femmes. Seuls attachés dans tout le lot et tenus à l'écart, neuf bêtes déjà marquées devant lesquelles la foule ne s'arrêtait pas, pressée d'arriver aux occasions, au marchandage, à l'acquisition. Il vit passer la foule.

Et ensuite, derrière la charrette, ils marchèrent longtemps par des chemins faciles, des pistes de boue larges, plates, régulières, creusées seulement de deux ornières dans lesquelles les roues tournaient sans cahots. C'est à ce moment qu'il put remarquer les feuillages des deux côtés de la route, les arbres et la profondeur des ombres, avec l'impression qu'il y retrouverait sûrement la feuille de vie et de mort. A un croisement, il comprit qu'on dirigeait l'autre vers un sentier à droite ; et on ne pouvait pas dire, l'autre tenta de se libérer, non pour fuir mais pour se battre encore. Car ils attendaient tous deux le moment de régler cette affaire. Mais on les bouscula sans ménagement, les marins culbutèrent l'autre dans le chemin de boue rouge jusqu'à ce qu'il se relevât, son corps marqué de longues couches qui viraient au jaune sur la peau noire.

Oui.

Il avait compris qu'on les séparait là pour toujours, et arrivé plus tard devant la maison plate, tassée derrière les deux immenses troncs d'acajou, il avait su qu'enfin on le conduisait à l'enclos final préparé pour lui et ses compagnons. Avant d'y être poussé il put communiquer, d'un geste, avec les trois ou quatre spectateurs de la scène (parmi lesquels il y avait peut-être une femme) : ombres stupides paralysées contre les murs de la grande maison. Quoique ses deux mains fussent liées, il les leva vers l'enclos pour signifier qu'il n'entendait pas rester là : et peut-être que la femme avait vu le geste et qu'elle s'était préparée dès ce moment à venir le délivrer.

— Mais tu ne sais pas ce qui c'est passé là-bas dans le pays au-delà des eaux ! Depuis si longtemps, depuis si longtemps, mon fils...

"Nous ne savons pas, pensa Mathieu. Nous. Nous ! Et pas même toi le plus vieux par ici, plus vieux que les maisons, les écoles, plus vieux que

.../...

l'église et la Croix-Mission puisque tu es né on peut dire le jour où ils montèrent les deux sur le pont, quand ils virent la fin, le commencement, la prison, la terre, le désert l'abondance qui les attendaient, et qu'ils gardèrent les yeux baissés vers le pont comme en ce moment nous courbons la tête vers la boue rouge et coupante ; puisqu'il n'y a pas eu un seul temps vide jusqu'à aujourd'hui et que nous avons tous oublié ensemble, non seulement les Longué et les Béluse, c'est-à-dire ceux qui refusèrent et ceux qui acceptèrent, mais encore les autres, attachés aux Longoué et aux Béluse, qui suivirent la charrette, ne devinant même pas pourquoi ces deux-là se débattaient comme deux frères qui veulent rester unis, sans compter encore ceux qui firent partie de la chasse et qui étaient vraiment (cette fois le vieux monsieur Duchêne ne se trompa en rien sur l'apparence) indifférents au fait qu'on rattrape ou qu'on le fuitif, et encore tous les autres qui ne surent jamais pourquoi un Longoué devait combattre un Béluse, qui furent amenés sans se demander pourquoi ils avaient traversé toute cette mer, et pourquoi ils avaient survécu à la mer, pour quel travail, pour quelle vie, si c'était parce que l'homme, ayant besoin de rassembler ses forces, avait choisi cette manière impensable d'aller à la rencontre des hommes, et ils vécurent jusqu'à aujourd'hui dans cette absence et effaçant peu à peu le sillon du bateau dans l'océan ; jusqu'à ce qu'un jeune garçon comme moi, quand il a lu des livres, et il a grandi trop vite, oui trop vite, enfin regarde l'écume à la surface de la mer et cherche l'endroit où la corde traîne les corps bleus et gonflés ; jusqu'à ce que, moi qui n'ai pas oublié puisque je n'ai jamais rien su de cette histoire, je vienne seul pour questionner le plus vieux par ici et qui est papa Longoué, toi, toi qui as oublié sans oublier puisque tu vis dans les hauteurs loin de la route, et tu prétends qu'il ne faut pas suivre les faits avec logique mais deviner, prévoir ce qui s'est passé ; non, même pas toi qui aujourd'hui malgré le poids du soleil sur ta tête cherches quand même à établir les dates, les motifs ! C'est parce que nous voulons toi et moi remonter le chemin du soleil, nous essayons de tirer sur nous le jour du passé, nous sentons que nous sommes trop légers sous ce poids, et pour remplir notre présence nous sommes trop vides dans cette absence, cet oubli ; oui notre présence dans le monde : une bien grande parole pour toi, pour moi, pour

notre notre faiblesse et notre ignorance, mais une parole qu'il faut pousser devant nous comme une charrette sans brancards puisque le monde est là et qu'il est ouvert et que nous devons de toutes façons un jour dévaler nos mornes jusqu'à lui ; parce que nous voulons connaître par nous-mêmes, toi qui connais et qui pourtant ne comprendrais rien et pourtant je peux déjà te comprendre quand tu restes ainsi sans parler dans le grand bruit de la plaine ; parce que oui nous voulons découvrir de l'intérieur, reprendre à partir du dernier moment où nous avons pu regarder le soleil au-dessus de la Pointe des Sables, nous asseoir dans le bois d'acacias pour peser cette lumière et savoir qu'elle était en nous !...

GUY TIROLIEN

Né à la Guadeloupe en 1917. Administrateur des colonies, sert en Guinée, en Côte d'Ivoire...

Durant la guerre de 1939-45 est fait prisonnier et au stalag, se lie d'amitié avec L.S. Senghor.

Ses poèmes ont un style volontairement naïf et gracieux qui ne cache pas la sincérité et l'apreté de la révolte.

Oeuvre : Balles d'or.

GUY TIROLIEN

BALLES D'OR - POEMES

XXXXXX
XXXXXX
XXXXXX

Je suis une dent mal chaussée
dans l'éclatant dentier des Caraïbes...

PRIERE D'UN PETIT ENFANT NEGRE

Seigneur

Je suis très fatigué

je suis né fatigué

et j'ai beaucoup marché depuis le chant du coq

et le morne est bien haut

qui mène à leur école

Seigneur je ne veux plus aller à leur école ;
faites je vous en prie que je n'y aille plus.

Je veux suivre mon père dans les ravines fraîches
quand la nuit flotte encore dans le mystère des bois
où glissent les esprits que l'aube vient chasser.

Je veux aller pieds nus par les sentiers brûlés
qui longent vers midi les mares assoiffées.

Je veux dormir ma sieste au pied des lourds manguiers.

Je veux me réveiller

lorsque là-bas mugit la sirène des blancs

et que l'usine

ancrée sur l'océan des cannes

vomit dans la campagne son équipage nègre.

Seigneur je ne veux plus aller à leur école ;
faites je vous en prie que je n'y aille plus.

.../...

Ils racontent qu'il faut qu'un petit nègre y aille
pour qu'il devienne pareil

aux messieurs de la ville

aux messieurs comme il faut ;

mais moi je ne veux pas

devenir comme ils disent

un monsieur de la ville

un monsieur comme il faut.

Je préfère flâner le long des sucreries

où sont les sacs repus

que gonfle un sucre brun

autant que ma peau brune.

Je préfère

vers l'heure où la lune amoureuse

parle bas à l'oreille

des cocotiers penchés

écouter ce que dit

dans la nuit

la voix cassée d'un vieux qui raconte en fumant

les histoires de Zamba

et de compère Lapin

et bien d'autres choses encore

qui ne sont pas dans leurs livres.

Les nègres vous le savez n'ont que trop travaillé

pourquoi faut-il de plus

apprendre dans des livres

qui nous parlent de choses qui ne sont point d'ici.

Et puis

elle est vraiment trop triste leur école

triste comme

ces messieurs de la ville

ces messieurs comme il faut

qui ne savent plus danser le soir au clair de lune
qui ne savent plus marcher sur la chair de leurs pieds
qui ne savent plus conter les contes aux veillées —

Seigneur je ne veux plus aller à leur école.

XXXXXXXXXX
XXXXXXXXXX
XXXXX

ADIEU "ADIEU FOULARD"

— nous ne chanterons plus les
tristes spirituels désespérés —
Jacques Roumain

Non nous ne chanterons plus les défuntes romances
que soupiraient jadis les doudous de miel
déployant leurs foulards sur nos plages de sucre
pour saluer l'envol des goélettes ailées.

Nous ne pincerons plus nos plaintives guitares
pour célébrer Ninon ou la belle Amélie,
le cristal pur des rires, le piment des baisers,
ni les reflets de lune sur l'or des peaux brunes.

Nous ne redirons plus ces poèmes faciles exaltant la beauté
des îles fortunées,
odalisques couchées sur des tapis d'azur
que caresse l'haleine des suaves alizés.

Nous unirons nos voix en un bouquet de cris
à briser le tympan de nos frères endormis ;
et sur la proue ardente de nos îles,
les flammes de nos colères
rougeieront dans la nuit en boucans d'espérance.

Nous obligerons la fleur sanglante du flamboyant
à livrer aux cyclones son message de feu ;
et dans la paix bleutée des aubes caraïbes
nos volcans réveillés cracheront des mots de soufre.

Mais forts de la nudité riche
des peuples sans racine
nous marcherons sereins parmi les cataclysmes.

L.G. DAMAS

Né à la Guyane. Fixé en France depuis de longues années.
Senghor a dit de lui "La poésie de Damas est essentiellement non sophistiquée... elle est directe, brute parfois brutale mais sans vulgarité".

Le poème que nous citons ici traite du carcan d'éducation bourgeoise imposé sur certains Antillais. La grande terreur serait de "se comporter en Nègre" c'est-à-dire par un geste, une expression, une pensée encourir le reproche des Mentors Blancs.

Oeuvres : Pigments

Black Label

Veillées Noires.

L.G. DAMAS

FRAGMENTS

XXXXXXXXXX

XXXXXXXXXX

XXXXX

HOQUET

Pour Vashti et Mercer Cook

Et j'ai beau avaler sept gorgées d'eau
trois à quatre fois par vingt-quatre heures
me revient mon enfance
dans un hoquet secouant
mon instinct
tel le flic le voyou

Désastre
parlez-moi du désastre
parlez-m'en

Ma mère voulant d'un fils très bonnes manières à table

Les mains sur la table
le pain ne se coupe pas
le pain se rompt
le pain ne se gaspille pas
le pain de Dieu
le pain de la sueur du front de votre Père
le pain du pain
Un os se mange avec mesure et discrétion
un estomac doit être sociable
et tout estomac sociable
se passe de rots
une fourchette n'est pas un cure-dents
défense de se moucher

au su

.../...

au vu de tout le monde
et puis tenez-vous droit
un nez bien élevé
ne balaye pas l'assiette

Et puis et puis
et puis au nom du Père
du Fils
du Saint-Esprit

à la fin de chaque repas

Et puis et puis
et puis désastre
parlez-moi du désastre
parlez-m'en

Ma mère voulant d'un fils mémorandum

Si votre leçon d'histoire n'est pas sue
vous n'irez pas à la messe
dimanche

avec vos effets des dimanches

Cet enfant sera la honte de notre nom
cet enfant sera notre nom de Dieu
Taisez-vous

Vous ai-je ou non dit qu'il vous fallait parler français

le français de France
le français du français
le français français

Désastre
parlez-moi du désastre
parlez-m'en

Ma Mère voulant d'un fils
fils de sa mère

Vous n'avez pas salué voisine
encore vos chaussures de sales
et que je vous y reprenne dans la rue
sur l'herbe ou la Savane
à l'ombre du Monument aux Morts
à jouer
à vous ébattre avec Untel
avec Untel qui n'a pas reçu le baptême

Désastre

parlez-moi du désastre

parlez-m'en

Ma Mère voulant d'un fils très do

très ré

très mi

très fa

très sol

très la

très si

très do

ré-mi-fa

sol-la-si

do

Il m'est revenu que vous n'étiez encore pas
à votre leçon de vi-o-lon

Un banjo

vous dites un banjo

comment dites-vous

un banjo

vous dites bien

un banjo

Non monsieur

vous saurez qu'on ne souffre chez nous

.../...

ni ban
ni jo
ni gui
ni tare
les mulâtres ne font pas ça
laissez donc ça aux nègres.

JACQUES ROUMAIN

Né à Haïti en 1907. Mort trop tôt en 1944.

"Gouverneurs de la Rosée" est peut-être le chef d'oeuvre du Roman antillais.

A une peinture tendre de la paysannerie haïtienne avec ses superstitions, sa foi religieuse (vodou), ses misères, il allie une histoire d'amour et le récit d'une tragédie qui débouche sur l'espoir..

Le premier extrait dialogue, entre Manuel et Anaïse qu'il aime n'est pas seulement propos tendres ; c'est aussi une invitation à la prise de conscience.

Le deuxième extrait dépeint une cérémonie du culte vodou.

Oeuvres : Gouverneurs de la Rosée.

JACQUES ROUMAIN

GOUVERNEURS DE LA ROSEE
ROMAN

- C'est dans ce pays de Cuba que tu as pris ces idées-là ?

- L'expérience est le bâton des aveugles et j'ai appris que ce qui compte, puisque tu me le demandes, c'est la rébellion, et la connaissance que l'homme est le boulanger de la vie.

- Ah, nous autres, c'est la vie qui nous ^{knout} pétrit.

- Parce que vous êtes une pâte résignée, voilà ce que vous êtes.

- Mais qu'est-ce qu'on peut faire, est-ce qu'on n'est pas sans recours et sans remèdes devant le malheur ? C'est la fatalité, que veux-tu.

- Non, tant qu'on n'est pas ébranché de ses bras et qu'on a le vouloir de lutter contre l'adversité. Que dirais-tu, Anna, si la plaine se peindrait à neuf, si dans la savane, l'herbe de Guinée montait haute comme une rivière en crue ?

- Je dirais merci pour la consolation.

- Que dirais-tu si le maïs poussait dans la fraîcheur ?

- Je dirais merci pour la bénédiction.

- Est-ce que tu vois les grappes du petit-mil, et les merles pilards qu'il faut chasser ?

Tu vois les épis ?

Elle ferma les yeux :

- Oui, je vois.

- Est-ce que tu vois les bananiers penchés à cause du poids des régimes ?

- Oui.

- Est-ce que tu vois les vivres et les fruits mûrs ?

- Oui, oui.

- Tu vois la richesse ?

.../...

Elle ouvrit les yeux.

- Tu m'as fait rêver. Je vois la pauvreté.

- C'est pourtant ce qui serait, s'il y avait quoi, Anna ?

- La pluie, mais pas seulement une petite farinade : de grandes, de grosses pluies persistantes.

- Ou bien l'arrosage, n'est-ce pas ?

- Mais la source Fanchon est à sec et la source Lauriers aussi.

- Suppose, Anna, suppose que je découvre l'eau, suppose que je l'amène dans la plaine.

Elle leva sur lui un regard ébloui :

- Tu ferais cela, Manuel ?

Elle s'attachait à chacun de ses traits avec une intensité extraordinaire, comme si, lentement, il lui était révélé, comme si pour la première fois, elle le reconnaissait.

Elle dit d'une voix assourdie par l'émotion :

- Oui, tu le feras. Tu es le nègre qui trouvera l'eau, tu seras le maître des sources, tu marcheras dans ta rosée et au milieu de tes plantes. Je sens ta force et ta vérité.

- Pas moi seulement, Anna. Tous les habitants auront leur part, tous jouiront de la bienfaisance de l'eau.

Elle laissa aller ses bras avec découragement.

- Ay, Manuel, ay, frère, toute la journée ils affilent leurs dents avec des menaces ; l'un déteste l'autre, la famille est désaccordée, les amis d'hier sont les ennemis d'aujourd'hui et ils ont pris deux cadavres pour drapeaux et il y a du sang sur ces morts et le sang n'est pas encore sec.

- Je sais, Anna, mais écoute-moi bien : ce sera un gros travail de conduire l'eau jusqu'à Fonds-Rouge, il faudra le concours de tout le monde et s'il n'y a pas de réconciliation, ce ne sera pas possible.

Je vais te raconter : dans les commencements, à Cuba, on était sans défense et sans résistance ; celui-ci se croyait blanc, celui-là était nègre et il y avait pas mal de mésentente entre nous : on était éparpillé comme du sable et les patrons marchaient sur ce sable. Mais lorsque nous avons reconnu que nous étions tous pareils, lorsque nous nous sommes rassemblés pour la huelga...

- Qu'est-ce que c'est ce mot : la huelga ?

- Vous autres, vous dites plutôt la grève.

- Je ne sais pas non plus ce que ça veut dire.

Manuel lui montra sa main ouverte :

- Regarde ce doigt comme c'est maigre, et celui-là tout faible, et cet autre pas plus gaillard, et ce malheureux, pas bien fort non plus, et ce dernier tout seul et pour son compte.

Il serra le poing :

- Et maintenant, est-ce que c'est assez solide, assez massif, assez ramassé ? On dirait que oui, pas vrai ? Eh bien, la grève, c'est ça : un NON de mille voix qui ne font qu'une et qui s'abat sur la table du patron avec le pesant d'une roche. Non, je te dis : non, et c'est non. Pas de travail, pas de zafra, pas un brin d'herbe de coupé si tu ne nous paies le juste prix du courage et de la peine de nos bras. Et le patron, qu'est-ce qu'il peut faire, le patron ? Appeler la police. C'est ça. Parce que les deux, c'est complice comme la peau et la chemise. Et chargez-moi ces brigands. On n'est pas des brigands, on est des travailleurs, des prolétaires, c'est comme ça que ça s'appelle, et on reste en rangs têtus sous l'orage ; il y en a qui tombent, mais le reste tient bon, malgré la faim, la police, la prison, et pendant ce temps la canne attend et pourrit sur pied, la Centrale attend avec les dents désœuvrées de ses moulins, le patron attend avec ses calculs et tout ce qu'il avait escompté pour remplir ses poches et à la fin des fins, il est bien obligé de composer : alors quoi, qu'il dit, on ne peut pas causer ? Sûr, qu'on peut causer. C'est qu'on a gagné la bataille. Et pourquoi ? Parce qu'on est soudé en

une seule ligne comme les épaules des montagnes et quand la volonté de l'homme se fait haute et dure comme les montagnes il n'y a pas de force sur terre ou en enfer pour l'ébranler et la détruire.

Il regarda au loin, vers la plaine, vers le ciel dressé comme une falaise de lumière :

x - Tu vois, c'est la plus grande chose au monde que tous les hommes sont frères, qu'ils ont le même poids dans la balance de la misère et de l'injustice.

GOUVERNEURS DE LA ROSEE

Le surlendemain soir, les habitants attendaient sous la tonnelle nouvellement parée. Des lumignons accrochés aux poteaux brûlaient avec une âcre odeur et, selon le battement d'ailes du vent, léchaient l'ombre d'une langue fumeuse.

Une rumeur de voix, sur la route, annonça l'arrivée de Dornéus. Bienaimé l'attendait déjà à la barrière. Le houngan s'avança : c'était un grand nègre rougeâtre, du sérieux dans chacun de ses mouvements. La théorie de ses hounsi (1) coiffées et vêtues de blanc immaculé le suivait, et elles élevaient dans leurs mains des esquilles de pin allumées. Elles précédaient le La Place, ordonnateur du cérémonial, les porte-drapeaux, les joueurs de tambours et de gong.

Faisant une révérence, Bienaimé offrit à Dornéus une cruche d'eau. Le houngan la reçut avec gravité, la souleva lentement de ses deux mains jointes vers les quatre directions cardinales. Ses lèvres murmuraient les paroles secrètes. Il arrosa ensuite le sol, traça un cercle magique, redressa sa haute taille et se mit à chanter accompagné de tous les assistants :

Papa Legba, l'ouvri barriè-a pou nous, ago yé !

Atibon Legba, ah l'ouvri barriè a pou nous, pou
nous passer

Lo n'a rivé, n'a remercié loa yo

Papa Legba, mait'e trois carrefours, mait'e trois
chemins, mait'e trois rigoles

L'ouvri barriè-a pou nous, pou nous entrer

Lo n'a entré, n'a remercié loa yo (1).

— Passez, papa, passez, dit Bienaimé, s'effaçant humblement devant le houngan.

Dornéus prit les devants, suivi de ses gens. Les torches jetaient

une lumière furtive sur les robes blanches des hounsi, tiraient quelques étincelles des paillettes dorées des drapeaux. Le reste avançait dans un remous plus épais que la nuit.

Et Legba était déjà là, le vieux dieu de Guinée. Il avait pris sous la tonnelle la forme de Fleurimond mais l'avait remodelé à son image vénérable, d'après son âge immémorial : les épaules voûtées et appuyé tout haletant d'épuisement sur la béquille d'une branche tordue.

Les habitants ouvrirent devant le houngan le chemin du respect. Les porte-drapeaux balancèrent au-dessus du possédé un dais de bannanières déployées. Dorméus dessina à ses pieds le vèvé magique, planta en son mitan une bougie allumée.

— Tes enfants te saluent, dit-il au Legba ; ils t'offrent ce service en remerciement et en action de grâces.

Dorméus fit un signe : le battement entrecoupé des tambours préluda, s'amplifia en un sombre volume percuté qui déferla sur la nuit et le chant unanime monta, appuyé sur le rythme antique et les habitants se mirent à danser leur supplication, genoux fléchis, bras écartés :

Legba, fais leur voir ça
Alegba-sé, c'est nous deux.

Leurs pères avaient imploré les fétiches de Whydah en dansant ce Yanvalou et en leurs jours de détresse, ils s'en souvenaient avec une fidélité qui ressuscitait de la nuit des temps la puissance ténébreuse des vieux dieux Dahoméens :

C'est nous deux, Kataroulo
Vaillant Legba, c'est nous deux.

Les hounsi tournoyant autour du poteau central mélangeaient l'écume de leurs robes à la vague brassée des habitants vêtus de bleu et Délira dansait aussi, le visage recueilli, et Manuel, vaincu par la pulsation magique

des tambours au plus secret de son sang, dansait et chantait avec les autres:

criez abobo (1), Atibon Legba
Abobo Kataroulo, Vaillant Legba.

Dorméus agita son asson, le hochet rituel fait d'une calebasse évidée, ornée d'un treillis de vertèbres de couleuvre et de perles de verroteries entrelacées. Les tambours s'apaisèrent. Au milieu du vêvê, le La Place avait déposé sur une serviette blanche un coq couleur de flamme afin de centrer toutes les forces surnaturelles en un seul noeud vivant, en un buisson ardent de plumes et de sang.

Dorméus saisit le coq et l'agita en éventail au-dessus des sacrifiants.

Mérilia et Clairemise chancelèrent, en frissonnant, le visage ravagé. Elles dansaient maintenant, en se débattant de l'épaule, dans l'étreinte forcenée des loa qui les possédaient en chair et en esprit.

Santa Maria Gratia.

Les habitants entonnèrent l'action de grâces, car c'était le signe visible que Legba acceptait le sacrifice.

D'une torsion violente, Dorméus arracha la tête du coq et en présenta le corps aux quatre directions cardinales.

Abobo

hululèrent les hounsi.

Le houngan refit le même geste d'orientation et laissa tomber trois gouttes de sang par terre.

Saignez, saignez, saignez
chantèrent les habitants.



RENE DEPESTRE

Né en Haïti.

Connut l'exil pour avoir dénoncé trop violemment l'oppression
impérialiste dans son pays.

Vit à présent à Cuba,

Oeuvres : Minerai Noir

Traduit du grand Large.

RENE DEPESTRE

MINERAI NOIR

POEMES

XXXX

XXXX

M

MINERAI NOIR

Quand la sueur de l'indien se trouva brusquement
tarie par le soleil
Quand la frénésie de l'or draina au marché la
dernière goutte de sang indien
De sorte qu'il ne resta plus un seul indien aux
alentours des mines d'or
On se tourna vers le fleuve musculaire de l'Afrique
Pour assurer la relève du désespoir
Alors commença la ruée vers l'inépuisable
Trésorerie de la chair noire
Alors commença la bousculade échevelée
Vers le rayonnant midi du corps noir
Et toute la terre retentit du vacarme des pioches
Dans l'épaisseur du minerai noir
Et tout juste si des chimistes ne pensèrent
Aux moyens d'obtenir quelque alliage précieux
Avec le métal noir tout juste si des dames ne
Rêvèrent d'une batterie de cuisine
En nègre du Sénégal d'un service à thé
En massif négroïde des Antilles
Tout juste si quelque curé
Ne promit à sa paroisse
Une cloche coulée dans la sonorité du sang noir

.../...

RENE DEPESTRE

MINERAI NOIR

POEMES

XXXXX

XXX

M

MINERAI NOIR

Quand la sueur de l'indien se trouva brusquement
tarie par le soleil
Quand la frénésie de l'or draina au marché la
dernière goutte de sang indien
De sorte qu'il ne resta plus un seul indien aux
alentours des mines d'or
On se tourna vers le fleuve musculaire de l'Afrique
Pour assurer la relève du désespoir
Alors commença la ruée vers l'inépuisable
Trésorerie de la chair noire
Alors commença la bousculade échevelée
Vers le rayonnant midi du corps noir
Et toute la terre retentit du vacarme des pioches
Dans l'épaisseur du minerai noir
Et tout juste si des chimistes ne pensèrent
Aux moyens d'obtenir quelque alliage précieux
Avec le métal noir tout juste si des dames ne
Rêvèrent d'une batterie de cuisine
En nègre du Sénégal d'un service à thé
En massif négrillon des Antilles
Tout juste si quelque curé
Ne promit à sa paroisse
Une cloche coulée dans la sonorité du sang noir

.../...

Ou encore si un brave Père Noël ne songea
Pour sa visite annuelle
A des petits soldats de plomb noir
Ou si quelque vaillant capitaine
Ne tailla son épée dans l'ébène minéral
Toute la terre retentit de la secousse des foreuses
Dans les entrailles de ma race
Dans le gisement musculaire de l'homme noir
voilà de nombreux siècles que dure l'extraction
Des merveilles de cette race
O couches métalliques de mon peuple
Minerai inépuisable de rosée humaine
Combien de p'tites ont exploré de leurs armes
Les profondeurs obscures de la chair
Combien de flibustiers se sont frayés leur chemin
A travers la riche végétation de clartés de ton corps
Jonchant tes années de tiges mortes
Et de flaques de larmes
Peuple dévalisé peuple de fond en comble retourné
Comme une terre en labours
Peuple défriché pour l'enrichissement
Des grandes foires du monde
Mûris ton grisou dans le secret de ta nuit corporelle
Nul n'osera plus couler des canons et des pièces d'or
Dans le noir métal de ta colère en crues.

1904
M
M

Né au Sénégal.

Ses oeuvres vieillottes, à l'univers étroit valent pour la description minutieuse des moeurs africaines.

Les personnages ne sont jamais sympathiques, mais leurs minuscules problèmes, leurs drames dérisoires symbolisent la déchéance d'êtres écrasés-inconsciemment par le fardeau colonial.

Oeuvres : Nini

Maïmouna.

ABDOULAYE SADJI

NINI

XXXXXX
XXXXXX
XXXXXX

Au lendemain de Pâques, il se produit à Saint-Louis un évènement d'une importance chronologique et que les mulâtresses évoqueront malgré elles à chaque retour de Pâques. Nini reçoit une lettre dans laquelle un noir lui déclare un amour sincère et passionné. Evènement formidable qui cause un émoi égal ou supérieur à la panique générale dont le monde est saisi au passage des météores, des grandes comètes à queue traînante.

Et, d'abord, en lisant au bas de la missive le nom de Ndiaye Mactar, écrit lisiblement, Nini se demande si elle ne rêve pas. Ndiaye Mactar... le "soi-disant comptable des T.P."... l'indigène qui vient souvent au bureau des "Entreprises fluviales" pour soumettre des plans d'exécution à Martineau... L'incident cause à Nini un effet de surprise équivalente à un coup de marteau brutal. Il n'y a point de doute ; ce nom n'est pas assimilable à celui d'un blanc, fût-il Russe, Hollandais ou Danois. C'est bien d'un nègre qu'il s'agit. Longtemps, pendant bien longtemps, Nini demeure perplexe, ne sachant point analyser ce qu'elle éprouve. On dirait que la lecture de la lettre a neutralisé en elle le moindre transport, le moindre sentiment de caractère terminé. Elle contemple sur le divan le papier bleu fantaisie qui porte la grande audace, la premier peut-être qu'un nègre ait osé commettre.

Ndiaye Mactar n'est pas de Saint-Louis. Il a été affecté aux Travaux Publics de cette ville par décision du gouverneur de la colonie. Né à Dakar, il fit ses études au cours secondaire où il réussit à se faire admettre à la première partie du baccalauréat. Deux ans après son premier examen, il abandonnait le collège n'ayant pu obtenir sa deuxième partie. Il ne lui restait alors qu'une seule ressource, se faire admettre par voie d'examen ou de concours dans un des cadres supérieurs de son pays. Il fut reçu au concours du

.../...

service des Travaux publics qui complétait, à cette époque, le recrutement de son personnel.

C'est au début de décembre qu'il est arrivé à Saint-Louis, après avoir passé toute une adolescence à Dakar. Jeune, élégant, toujours propre, toujours bien habillé, Ndiaye Mactar réalise dans ses traits une certaine finesse que l'on retrouve chez la plupart des noirs habitants des grandes villes. Idéaliste et partisan convaincu d'une évolution à outrance, il croit encore à la sincérité des hommes, à leur loyauté, et il suppose volontiers qu'en tout, le mérite seul doit triompher. Il a des idées avancées, surtout dans le domaine politique ou social. Pour lui le premier point d'un programme de réalisations qui mènerait à une évolution rapide c'est l'effort. Effort de tous les Sénégalais pour sortir de leur médiocrité et se tailler une place au soleil de la vie moderne. Effort du cultivateur pour sortir de la misère et avoir des récoltes abondantes qui dépassent le cadre de ses besoins immédiats. Effort de petits commerçants pour devenir grands négociants. Effort des bureaucrates, des fonctionnaires, pour avoir l'estime de leurs chefs et s'imposer par ce fait au respect des colonisateurs. Il dédaigne les revendications forcenées non fondées sur un droit de fait, et considère qu'au stade où le noir sénégalais s'obstine à rester, il lui est défendu de réclamer par la parole et la véhémence une égalité de traitement avec l'Européen. L'exemple le plus vulgaire qu'il cite à l'appui de sa thèse est celui de fonctionnaires noirs qui, malgré la belle situation qu'ils occupent, ne tentent aucune amélioration matérielle de leur intérieur et de leur genre de vie ; qui vivent comme le dernier commis de commerce et ne se distinguent en rien de leurs congénères illettrés. Il est d'avis que si les noirs de son pays tâchaient de vivre convenablement, chacun suivant les ressources dont il dispose, l'administration sentirait la nécessité de hausser les soldes au niveau de leurs besoins et de leurs aspirations.

Esclave de son idéalisme et fidèle à ce principe de l'effort sur soi, Ndiaye Mactar vit entièrement à l'européenne. Il occupe une petite villa propre et coquette dans le quartier de NBar-Toute où les fleurs viennent bien.

On est étonné en passant de voir tant de propreté et de bon goût dans une maison occupée par un indigène. Les moins méchants l'en admirent, les autres se contentent de faire une moue dédaigneuse et de déclarer qu'il fait le "Toubab".

Il n'a pas d'amis et ne fréquente personne depuis son arrivée à Saint-Louis. Ses idées et ses convictions, il les garde pour lui. Les femmes noires, malgré leurs toilettes flamboyantes et leurs airs aguicheurs, ne sont pas arrivées à le décider. Il me paraît qu'aux séances de thé organisées par les jeunes gens, ni aux mariages, ni aux tam-tams. Finalement, on le considère comme un étranger plein de morgue et de dédain.

Cet amour qu'il vient de déclarer à Nini, il l'a porté longtemps, très longtemps en lui sans oser le manifester. Au fait, il n'était pas bien édifié sur la mentalité de ces mulâtresses de Saint-Louis dont certaines lui semblaient réellement belles et évoluées. N'ayant jamais été en contact avec elles, ni causé avec quelqu'un qui les connaît très bien, il se gardait d'asseoir le moindre jugement. Il ne voulait pas être injuste. A la vérité, leurs airs un peu fantasques, leurs tons affectés et leur amour excessif de la poudre et de la compagnie des blancs l'avaient assez tôt choqué ; mais il ne pouvait pour cela leur prêter aucune méchanceté, aucun cynisme. Il pensait uniquement que si les mulâtresses n'allaient qu'avec les Toubabs, c'est qu'à Saint-Louis les jeunes gens noirs préfèrent en général la compagnie des filles brunes à mœurs indigènes. Il était donc loin de supposer qu'on pouvait le refuser à cause de sa peau ; et c'il avait hésité si longtemps ; c'est qu'il redoutait un échec bien naturel, très possible dans tous les cas.

ABDOULAYE SADJI

MAIMOUNA - ROMAN

XXXXXX
XXXXXX
XXXXXX

Et pourtant Bounama menait un train de vie barbare, si l'on s'en tenait aux apparences. Sa maison était celle du Bon Dieu, l'asile toujours ouvert où l'on trouvait des individus vivant en parasites, des valets bénévoles prêts à exécuter les besognes les plus immondes, et un chapelet d'apprentis-griots qui s'exerçaient à composer et à crier des louanges. Ils couchaient le long de la cour, dormant ou discutant religion ; ils jouaient avec les bonnes ou disaient des facéties aux femmes qui éclataient de rires stridents. Ils allaient prendre livraison du riz, du mil ou du bois commandés.

La maison était encore le rendez-vous de tout ce que le pays comptait de plus sélect et qui déferlait sur Dakar à intervalles réguliers : princes de l'islamisme sénégalais accompagnés de leurs "talibés" ; politiciens sans portefeuilles qui se promenaient perpétuellement avec une serviette vide et une longue canne d'ébène ; chefs de canton bourrés de gris-gris et d'illusions,

Il y avait place chez Bounama pour faire la prière et les ablutions à longueur de journée, tables et encrier pour rédiger des articles de journaux incendiaires qui ne paraissaient jamais ; et une vaste cour pour faire revivre en des chants criés la défunte gloire des Damels, des Zeignes et des Bracks. Mais surtout il y avait le manger et le boire en abondance. Grillades de viande, cuvettes de macaronis, bassines de salade russe et de salade ordinaire, gigots de mouton et méchouis dorés. Thé ou gingembre ou "n'diar" qui coulaient à flots servis par les bonnes ou les valets bénévoles les jours ordinaires, par Rihanna, la jolie Maïmouna et leurs amies, les jours de grande réception. Bounama condamnait secrètement ce genre de vie, mais il lui manquait le courage de réagir et de crier le holà.

.../...

Comment eût-il osé éconduire les descendants des plus grands "Halims" (1) du pays ? Le Gouvernement n'était-il pas le premier à les soutenir, à leur donner des autos et michelines, à convoyer gratuitement leur suite en première classe ? Bounama se sentait trop petit, trop facile à abattre pour manifester une volonté contraire à celle du Gouvernement et de tout le peuple sénégalais dont l'esprit critique était encore embryonnaire. Les politiciens aussi étaient à ménager. Ils n'avaient pas toujours une influence rayonnante, ils étaient cependant connus et écoutés dans certains hauts milieux. La moindre de leurs armes était les articles qui étalaient dans la presse les dessous d'une vie privée entachée par leurs noirs desseins. Quant aux chefs de canton, ne représentaient-ils pas la vieille aristocratie du pays ? On leur devait donc à ce titre les égards dûs aux vieilles choses qui se souviennent.

D'ailleurs lui, Bounama, était rattaché directement par les griots aux Diaw de la famille régnante du Oualo. Ce qui lui faisait croire sans frais qu'il était le cousin de tous ces chefs à qui il offrait une illustre hospitalité. Sa femme était une Tall, arrière petite-fille d'El-Hadji Omar, à ce que disaient les mêmes griots.

L'opulence chez un sénégalais se mesurait en outre au nombre de femmes qu'il avait, au nombre de parasites qui vivaient à ses crochets et surtout aux dignitaires du pays qu'il recevait sous son toit.

(1) Halim : dignitaire de l'Islamisme sénégalais.

Dakar, métropole Sénégalaise, foyer d'élégance, creuset où se fondent toutes les races noires qui y envoient les plus beaux spécimens de leur génie, la quintessence de leurs aristocraties et de leurs élites.

Dakar appartient avant tout aux Sénégalais. Elle exprime leurs principaux caractères, donne à leurs moeurs un vaste cadre pour s'épanouir. Les clubs et les arènes y manifestent sur une grande échelle l'amour national, celui de la brousse sénégalaise tout entière, de la danse Cayorienne exécutée au clair de lune dans son village perdu, elle les retrouve au cirque de Dakar, stylisés, agrandis, sous la clarté des ampoules qui sont autant de lunes magnifiques. Le champion local, qui lutte dans son pays pour le prestige et le renom de son clan, devient aux "Arènes Sénégalaises" un jeune dieu, dont le nom est jeté par le haut-parleur aux quatre points de l'horizon, et dont le titre et les prouesses sont imprimés le lendemain dans les journaux.

Au club, toutes les élégantes de la ville se rencontraient Sénégalaises aux énormes perruques de laine bleu marine surmontées d'un mouchoir de soie rose, orange ou bleue, accompagnées des jeunes filles de leur race. Soudanaises noblement vêtues, à la beauté froide, aux lourdes tresses chargées de boules d'or. Guinéennes presque blanches, aux traits réguliers et aux kimonos d'étoffes à grosses fleurs... Les hommes se tenaient généralement debout, le bonnet ou le casque sur l'oreille, un fouet ou un parasol de soie à la main. Le Cercle était vaste, bordé par une foule dont la densité et le fluide obscur impressionnaient les moins timides.

On devait, ce jour-là, voir danser Koura Thiaw, la vedette du Baol.

Et tout Dakar y était, quoique l'entrée fût payante.

Les griots frappaient éperdument sur leurs tams-tams et prolongeaient un appel sourd, ample, qui devenait une obsession. Les organisateurs du club, affairés, introduisaient les spectateurs de marque et les invités. Chaque fois qu'une personnalité sénégalaise ou une femme célèbre était annoncée par le haut-parleur, les tams-tams cessaient un instant de battre, puis effectuaient ensemble un roulement saccadé, profond ; le principal griot accourait vers elle, lui rendait les honneurs en faisant crépiter son instrument et en saluant très bas. Puis il la suivait jusqu'à la place qui lui était indiquée et vers laquelle se tournaient tous les regards. Pendant que l'orchestre continuait à scander le même roulement lent et éperdu, il lui criait des louanges et l'étourdissait de son tam-tam sonore jusqu'à ce qu'elle lui donnât ostensiblement une liasse de billets de banque.

En attendant que Koura Thiaw, l'incomparable vedette, se décidât à entrer en scène, des jeunes gens, bons danseurs connus de tout Dakar, se montraient dans le Cercle et évoluaient, très applaudis. Quelques jeunes filles hardies se risquaient également dans le Cercle, dansaient le "Yaba" à perfection, mimaient leur nostalgie en des gestes lents et précis puis se sauvaient sous les acclamations de la foule.

Tout à coup, la vedette tant attendue fit irruption en un point de l'immense Cercle. Les coeurs cessèrent de battre un instant, les tams-tams se turent. La vedette plaquait les reins à ses hanches chargées de métal et de sonnelles, rejetait son buste en arrière, et, jambes écartées, jetait un long cri de triomphe. Les tams-tams reprenaient pour l'accompagner. Alors elle s'enlevait, bondissait sur le sol, possédée par la danse, se coiffant de sa jambe droite — exercice difficile — ; elle se mettait à tourner telle une toupie, aux acclamations frénétiques de tout ce monde. Rapides, les jambes suivent un rythme syncopé, le pagne, relevé par derrière. Elle avisait une personnalité et lui donnait un assaut terrible, bondissant sur elle, la heurtant de son jeune corps électrique. Le rythme gagnait la foule qui mimait

sur place les gestes de la danseuse Koura Thiaw. Elle terminait son numéro en exécutant des danses d'adresse et de souplesse bien trop savantes pour la gamine de seize ans qu'elle était...

XXXXXX
XXXXXX
XXXXXX

B I R A G O D I O P

Né au Sénégal en 1906. Medecin-Vétérinaire après des études à Toulouse.

Avec Senghor qu'il rencontre à Paris, s'engage dans la bataille de la littérature africaine.

Après la guerre à laquelle en bon fils des colonies, il a pris part, commence à écrire ses contes, les plus célèbres d'Afrique (Prix d'Afrique Noire 1944).

Il est aussi poète, mais l'extraordinaire vivacité de Guéwel (le griot) éclipse celle de ses autres créations.

Oeuvres : Leurres et Lueurs (Poèmes)

Contes d'Amadou Koumba

Nouveaux Contes d'Amadou Koumba

Contes et Lavanés.

BIRAGO DIOP

CONTES D'AMADOU KOUMBA

L'HERITAGE

La douce journée qui s'achevait était à l'image de la vie du vieux Samba : calme et limpide, remplie de labeur, de sagesse, de bonnes actions.

Les souffles qui portaient la nuit s'attardaient au faite du tanninier, attendant que le corps usé laissât s'envoler l'âme pour la guider vers la demeure des ancêtres. Dans les cases blotties comme des poussins peureux autour de celle de l'aïeul, le silence lourd posait sur les femmes et les enfants. Seul, le crépitement des brindilles jetées au feu répondait aux derniers bruits du jour. Dans les demeures voisines, les pilons s'étaient tus au pied des mortiers.

Près du foyer qui mourait, incapable désormais de rendre leur chaleur à ses membres que tant de jours avaient réchauffés et que tant d'aubes avaient refroidis, le vieux Samba s'éteignait au terme d'une existence d'homme de bien. Devant sa couche, sa dernière couche avant le sein de la terre, la terre nourricière, mère des hommes, qu'aucun de ses gestes, qu'aucune de ses paroles n'avait offensée, n'avait irritée, se tenaient Momar, Moussa et Birame, ses fils.

Levant le bras, le moribond leur désigna, pendues au toit de chaume, trois autres. Après que chacun en eut pris une, son bras retomba, il avait quitté la maison des vivants pour le pays des ombres.

Les funérailles de Samba furent comme sa vie, riches et dignes.

Au terme du deuil, qui dura une lune et pendant lequel trois taureaux furent sacrifiés chaque matin, Momar, Moussa et Birame pensèrent à regarder ce que contenaient les outres que leur père leur avait léguées.

Plus légère que les autres, l'outre de Birame renfermait des bouts de corde, celle de Moussa, qui était la plus lourde, était remplie de pépites et de poudre d'or, et la troisième, qu'avait prise Momar, contenait du sable.

— Père nous aimait d'un amour égal, dit Moussa, et je ne comprends pas, qu'étant le plus jeune, ce soit à moi qu'il ait voulu laisser tout cet or.

— Je ne comprends pas qu'à moi, l'aîné, il n'ait laissé qu'une outre de sable, dit Momar, et à toi, Birame, des bouts de corde.

— Ni à l'un, ni à l'autre, fit Birame, père n'a laissé ni ceci, ni cela. Il nous avait montré les outres et nous les avons prises au hasard. Il nous faut savoir ce qu'il n'a pas eu le temps de nous dire avant de rejoindre les aïeux qui l'on appelé. Allons trouver les vieux du village, ils nous le diront peut-être.

Ils s'en furent à l'arbre-des-palabres, à l'ombre duquel devisaient les anciens du village. Mais les vieux, dont la sagesse était grande cependant, ne purent leur expliquer ce que Samba mourant n'avait pu leur dire. Ils les envoyèrent aux vieux de N'Gagne, qui leur conseillèrent d'aller interroger ceux de Niane. Le plus vieux des vieux de Niane leur dit :

— Je ne sais pas ce que votre père a voulu vous ordonner par l'intermédiaire de ces trois outres, et je ne sais qui pourrait vous le dire dans ce pays, où je suis celui qui a vu le plus de jours se lever et plus de lunes croître et décroître ; mais, du temps où je n'étais qu'un bambin, j'entendais la grand'mère de ma grand'mère parler de Kém Tanne, l'homme qui savait tout. Allez à sa recherche et que votre route soit douce.

Le vendredi, jour faste pour voyager, Moussa, Momar et Birame, laissant la bride à leurs chevaux blancs, sortirent du village à la recherche de Kém Tanne.

Sept jours ils allèrent, traversant bois et marigots, forêts et rivières. A l'aube du huitième jour, ils rencontrèrent, sur un sentier, M'Bam Hal-le-Phacochère. Certes, ils connaissaient, et de longue date, M'Bam Hal. Ils avaient eu, plus d'une fois, des démêlés avec lui ; celui ne prenait-il pas leurs champs de maïs ou de patates pour ses propriétés privées ? Mais M'Bam Hal accoutré ainsi qu'ils le voyaient ? C'était la première fois de leur vie et, peut-être bien même, depuis N'Diadiane N'Diaye, depuis la nuit des temps, c'était la première fois qu'il était donné à un fils d'Adama N'Diaye, le père des hommes, de le voir.

Mais l'homme ne doit s'étonner, ni montrer son étonnement que devant qui peut le renseigner. Ils se dirent tout simplement : "Kou yague dème yague guisse" (qui marche longtemps voit beaucoup), au spectacle de M'Bam Hal vêtu d'un grand boubou rouge, coiffé d'un bonnet blanc à deux pointes, chaussé de babouches jaunes et dévidant un chapelet dont chaque grain était plus gros qu'une noix de cola.

Et ils continuèrent leur chemin.

Sept fois sept jours, ils allèrent à travers bois et savanes, mares et plaines, vers le soleil levant.

Le soleil était pendu au-dessus de leur tête, l'ombre cherchait abri au pied des arbres et sous le ventre de leurs montures, lorsqu'ils trouvèrent Diakhalor-le-Bouc, havant et chevrotant, qui luttait avec une souche de tamarinier à moitié engloutie par une termitière. "Kou yague dème, yague guisse", dirent les trois frères, et ils continuèrent leur chemin.

Le grand fleuve était traversé depuis des jours et des jours, les

.../...

arbres avaient, chaque matin, diminué de taille, l'herbe chaque jour plus maigre était chaque jour plus jaune, lorsqu'ils trouvèrent, près d'une flaque d'eau boueuse, un taureau. Ce taureau était dans un tel état d'embonpoint que le plus beau taureau du troupeau de leur père, celui qui avait été sacrifié le premier jour de deuil, aurait paru un veau de deux mois en comparaison ; mais son corps était couvert d'abcès qui suppuraient.

— Qui marche longtemps voit beaucoup, dirent les trois frères, et ils continuèrent leur chemin.

Le ciel se lavait déjà le visage. Dans les terres habitées par les hommes, le coq avait déjà chanté deux fois. Comme une pastèque géante, le soleil, tiré par des mains impatientes et soucieuses de commencer la nouvelle journée, frôlait un instant l'horizon, puis montait rapidement devant eux, quand ils arrivèrent dans une prairie qui s'étendait à perte de vue. Sous le poids de la rosée, l'herbe courbait encore la tête. De jeunes ruisseaux déjà réveillés se disputaient et jouaient à cache-cache. Le soleil, faisant son ménage, balaya de ses rayons la rosée, et les chevaux des trois frères voulurent boire et manger. Mais l'eau du ruisseau le plus clair était amère comme du fiel et l'herbe la plus verte était comme de la cendre. Au milieu de la prairie, dont l'herbe frotlait ses flancs flasques, se tenait une vache si maigre que l'on voyait à travers son ventre.

— Qui marche longtemps, voit beaucoup, dirent les trois frères, et ils continuèrent leur chemin.

Son labour terminé, le soleil se hâtait vers sa demeure, leurs ombres, la devançant, grandissaient à chaque instant et leur indiquaient la prochaine étape sur le sable encore brûlant qui avait succédé au pâturage verdoyant et amer, lorsqu'ils trouvèrent, au milieu de ces terres nues et désolées, une vache près d'une touffe d'herbe qu'un enfant aurait tenue dans ses bras et une flaque d'eau qu'un homme aurait reconverte d'une main. Les chevaux s'abreu-

vèrent et mangèrent sans pouvoir épuiser l'eau, qui était douce comme du miel, ni l'herbe qui était succulante. La vache était si grasse que son corps brillait comme de l'or aux derniers rayons du soleil.

— Qui marche longtemps, voit beaucoup, dirent les trois frères, et ils continuèrent leur chemin.

Ils allèrent encore trois fois trois jours. Le dixième jour, à leur éveil, ils virent devant eux une biche qui n'avait que trois pattes, et qui se sauva à leur approche, s'arrêta plus loin, semblant les narguer. Ils montèrent sur leurs chevaux et lui donnèrent la chasse. Ils la poursuivirent jusqu'aux lueurs rouges qui annoncent le furtif crépuscule, puis elle disparut à leurs yeux. Devant eux, soudain, l'horizon était frangé par les cases pointues d'un village.

— Où donc se dirige votre chemin ? leur demanda une vieille, très vieille femme, qu'ils trouvèrent à l'entrée du village.

— Nous allons à la recherche de Kém Tanne, lui dirent-ils.

— Votre chemin s'achève, fit la vieille, c'est ici la demeure de Kém Tanne, mon grand-père. Allez sous le tamarinier du village, vous l'y trouverez.

Sous le tamarinier, au crépuscule, des enfants commençaient à jouer. Dans les villages habités par les hommes, au crépuscule, qui est l'aube de la nuit, les parents font entrer dans les cases leur jeune progéniture pour éviter aux enfants la rencontre des mauvais génies et des souffles néfastes qui commencent à errer à l'heure grise. C'est la nuit que la nature vit, que les bêtes chassent, que les morts vaquent à leurs occupations. Le soleil, par son éclat, cache la vraie vie aux vivants qui se libèrent parfois dans le sommeil et vivent et volent dans l'autre domaine.

Les trois frères demandèrent Kém Tanne ; le plus jeune des enfants quitta le jeu et leur dit : "C'est moi".

*

* *

— Vos aïeux et les aïeux de leurs aïeux ont passé par ici, conduisant votre père et sa charge de bonnes actions que le soleil ramassait chaque jour au cours de sa belle vie, leur dit Kém Tanne. Je sais donc ce qui vous a conduits jusqu'à moi ; avant de vous l'expliquer, dites-moi ce qui vous a paru extraordinaire sur votre long chemin.

— Nous avons rencontré M'Bam Hal-le-Phacochère, habillé et disant son chapelet, dit Morar.

— Tel est le roi sans trône. Le roi déchu se fait marabout. Confit en dévotion, il recherche dans la religion sa supériorité perdue. Son gros chapelet, son grand bonnet, son boubou voyant en imposent au commun. Sa splendeur passée, croit-il, ne meurt pas ainsi entièrement, puisque l'on parle encore de lui et qu'on le vénère. Sa dévotion n'est qu'extérieure. Rendez-lui son trône, il oublie ses prières. Un roi ne peut être religieux.

— Nous avons, fit Moussa, trouvé, en plein soleil, Diakhlor-le-Bouc luttant une souche.

— Tel, dit Kém Tanne, fait l'homme jeune qui a épousé une femme plus âgée que lui. Il perd son temps en accouplement stérile et ridicule. Rien de bon ne peut sortir de ce ménage mal assorti où l'homme tue ses enfants, car la femme sera toujours comme Heuk-la-Souche, qui ne produira jamais.

— Nous avons vu, dans un endroit désert, un taureau bien gras, malgré les abcès qui recouvraient tout son corps, dit Birame.

— Ce taureau qui mettait quarante jours pour aller de sa flaque d'eau boueuse à son pâturage bien maigre, pour revenir au bout de quarante jours

.../...

s'abreuver et qui conservait malgré cela sa graisse, c'est l'homme au grand coeur, c'est l'homme de bien, c'est l'homme d'honneur que ni le travail, ni les ennuis, ni les maux ne rebutent, ne découragent. Il conserve égal son caractère en dépit des méchancetés, des vilonies qui ne touchent que sa peau comme des abcès.

— Nous avons trouvé, dans la plus belle des prairies que l'on puisse voir, la plus maigre des vaches maigres de notre vie.

— Telle est, dit Mém Tanne, la mauvaise épouse, la méchante femme au milieu des richesses de son mari. L'aigreur de son caractère, son égoïsme l'empêchent de jouir de ses biens et elle n'offre rien de bon coeur. Vos chevaux n'ont pu ni boire cette eau, eau abondante mais amère, ni manger cette herbe qu'arrosait du fiel. Nul ne mange avec plaisir un mets préparé sans coeur. Le don rend l'être meilleur, et qui ne sait donner ne peut avoir du bonheur.

— Nous avons trouvé, ensuite, une vache très grasse près d'un peu d'herbe et d'un peu d'eau qui semblaient inépuisables.

— Telle est la femme au grand coeur, la bonne épouse, la mère généreuse. Les biens de sa maison peuvent être minimes, elle en est satisfaite et donne sa part à qui franchit le seuil de sa demeure.

— Nous avons poursuivi vainement une biche qui n'avait cependant que trois pattes.

— Cette biche, c'est le monde, c'est la vie, telle que l'homme la parcourt et la poursuit. Imparfaite, fugitive et inexorable. Rien ne l'arrête, rien ne l'atteint. Des jours passent avec leurs ennûis que l'on ne peut hâter ; des jours s'écoulent, avec leurs joies que l'on ne peut retenir ; et l'on court après la biche-aux-trois-pattes jusqu'à ce que sonne l'appel des ancêtres.

"Votre père Samba est parti, vous laissant ses conseils que vous

.../...

voudriez connaître. Vos outres ne contiennent, comme vous l'avez vu, rien de mystérieux.

"Moussa, ton père, ou mieux le sort, te laisse tout son or. Que feras-tu de l'or qui ne se mange pas ? Que désirereras-tu que tu ne trouves dans la case de ton père si tes frères veulent partager avec toi leur héritage ? Car toi, Momar, tu prendras si tu veux tout ce qui s'est bâti sur vos terres et tout ce qui pousse dans vos champs ; pour toi, Birame, tout ce qui s'attache avec une corde, tout le troupeau, boeufs, ânes, chevaux.

"Qu'irez-vous donc chercher ailleurs que l'un ne trouverait chez les autres ?

"Retournez chez vous, rependez vos outres, qui ne renferment que l'image des vrais biens. Ton or, Moussa, ne représente pas plus - ni moins - que le sable de Momar et que les cordes de Birame (tes femmes n'en seront pas meilleures parce qu'elles auront colliers et bracelets, pas plus que la bride ne fait le coursier).

*

* *

Ceci me fut conté par Amadou-Koumba un soir que nous veions de rencontrer un jeune homme qui avait épousé une femme plus âgée que lui.

XXXXXXXX

XXXX

XX

C A M A R A L A Y E

. Né en Guinée en 1928. Attaché à l'Institut National de Recherches et de Documentation de Konakry.

Des oeuvres de CAMARA LAYE, le colonialisme est absent. Il ne trouble en rien les années idylliques de "L'enfant Noir" ; c'est un monde "miraculeusement" épargné.

Le héros blanc du "Regard du Roi" est curieusement démuné, angoissé, pitoyable dans son entourage africain. Après une quête héroï-comique, il trouve enfin la paix sur l'épaule du roi. Symbole ? Mais de quoi ?

Oeuvres : L'Enfant Noir

Le Regard du Roi.

CAMARA LAYE

"L'ENFANT NOIR"

(Mon père) prenait la marmite en terre glaise réservée à la fusion de l'or et y versait la poudre ; puis il recouvrait l'or avec du charbon de bois pulvérisé, un charbon qu'on obtenait par l'emploi d'essences spécialement dures ; enfin il posait sur le tout un gros morceau de charbon du même bois.

Alors, voyant le travail dûment entamé, la femme retournait à ses occupations, rassurée, pleinement rassurée cette fois, laissant à son griot le soin de poursuivre des louanges dont elle avait tiré déjà si bon profit.

Sur un signe de mon père, les apprentis mettaient en mouvement les deux soufflets en peau de mouton, posés à même le sol de part et d'autre de la forge et reliés à celle-ci par des conduits de terre. Ces apprentis se tenaient constamment assis, les jambes croisées, devant les soufflets ; le plus jeune des deux tout au moins, car l'aîné était parfois admis à partager le travail des ouvriers, mais le plus jeune - c'était Sidafa, en ce temps-là - ne faisait que souffler et qu'observer, en attendant d'être à son tour élevé à des travaux moins rudimentaires. Pour l'heure, l'un et l'autre pesaient avec force sur les branloires, et la flamme de la forge se dressait, devenait une chose vivante, un génie vif et impitoyable.

Mon père alors, avec ses pinces longues, saisissait la marmite et la posait sur la flamme.

Du coup, tout travail cessait quasiment dans l'atelier : on ne doit en effet, durant tout le temps que l'or fond, puis refroidit, travailler ni le cuivre ni l'aluminium à proximité, de crainte qu'il ne vint à

.../...

tomber dans le récipient quelque parcelle de ces métaux sans noblesse. Seul l'acier peut encore être travaillé. Mais les ouvriers qui avaient un ouvrage d'acier en train, ou se hâtaient de l'achever, ou l'abandonnaient carrément pour rejoindre les apprentis rassemblés autour de la forge. En vérité, ils étaient chaque fois si nombreux à se presser alors autour de mon père, que je devais, moi qui étais le plus petit, me lever et me rapprocher pour ne pas perdre la suite de l'opération.

Il arrivait aussi que, gêné dans ses mouvements, mon père fit reculer les apprentis. Il le faisait d'un simple geste de la main : jamais il ne disait mot à ce moment, et personne ne disait mot, personne ne devait dire mot, le griot même cessait d'élever la voix ; le silence n'était interrompu que par le halètement des soufflets et le léger sifflement de l'or. Mais si mon père ne prononçait pas de paroles, je sais bien qu'intérieurement il en formait ; je l'apercevais à ses lèvres qui remuaient tandis que, penché sur la marmite, il malaxait l'or et le charbon avec un bout de bois, d'ailleurs aussitôt enflammé et qu'il fallait sans cesse renouveler.

Quelles paroles mon père pouvait-il bien former ? Je ne sais pas ; je ne sais pas exactement : rien ne m'a été communiqué de ces paroles. Mais qu'eussent-elles été, sinon des incantations ? N'était-ce pas les génies du feu et de l'or, du feu et du vent, du vent soufflé par les tuyères, du feu né du vent, de l'or marié avec le feu, qu'il invoquait alors ? N'était-ce pas leur aide et leur amitié, et leurs épousailles qu'il appelait ? Oui, ces génies-là presque certainement, qui sont parmi les fondamentaux et qui étaient également nécessaires à la fusion.

L'opération qui se poursuivait sous mes yeux, n'était une simple fusion d'or qu'en apparence ; c'était une fusion d'or, assurément c'était cela, mais c'était bien autre chose encore : une opération magique que les génies pouvaient accorder ou refuser ; et c'est pourquoi, autour de mon père, il y avait ce silence absolu et cette attente anxieuse. Et parce qu'il

y avait ce silence et cette attente, je comprenais, bien que je ne fusse qu'un enfant, qu'il n'y a point de travail qui dépasse celui de l'or. J'attendais une fête, j'étais venu assister à une fête, et c'en était très réellement une, mais qui avait des prolongements. Ces prolongements, je ne les comprenais pas tous, je n'avais pas l'âge de les comprendre tous ; néanmoins je les soupçonnais en considérant l'attention comme religieuse que tous mettaient à observer la marche du mélange dans la marmite.

Quand enfin l'or entra en fusion, j'eusse crié, et peut-être eussions-nous tous crié, si l'interdit ne nous eût défendu d'élever la voix ; je tressaillais, et tous sûrement tressaillaient en regardant mon père remuer la pâte encore lourde, où le charbon de bois achevait de se consumer. La seconde fusion suivait rapidement ; l'or à présent avait la fluidité de l'eau. Les génies n'avaient point boudé à l'opération !

— Approchez la brique ! disait mon père, levant ainsi l'interdit qui nous avait jusque-là tenus silencieux.

La brique, qu'un apprenti posait près du foyer, était creuse, généreusement graissée de beurre de karité. Mon père retirait la marmite du foyer, l'inclinait doucement, et je regardais l'or couler dans la brique, je le regardais couler comme un feu liquide. Ce n'était au vrai qu'un très mince trait de feu, mais si vif, mais si brillant ! A mesure qu'il coulait dans la brique, le beurre grésillait, flambait, se transformait en une fumée lourde qui prenait à la gorge et piquait les yeux, nous laissant tous pareillement larmoyant et toussant.

Il m'est arrivé de penser que tout ce travail de fusion, mon père l'eût aussi bien confié à l'un ou l'autre de ses aides : ceux-ci ne manquaient pas d'expérience ; cent fois, ils avaient assisté à ces mêmes préparatifs et ils eussent certainement mené la fusion à bonne fin. Mais je l'ai dit : mon père remuait les lèvres ! Ces paroles que nous n'entendions pas, ces paroles secrètes, ces incantations qu'il adressait à ce que nous

ne devions, à ce que nous ne pouvions ni voir ni entendre, c'était là l'essentiel. L'adjuration des génies du feu, du vent, de l'or, et la conjuration des mauvais esprits, cette science, mon père l'avait seul, et c'est pourquoi, seul aussi, il conduisait tout.

CAMARA LAYE

LE REGARD DU ROI

ROMAN

Soutenu par ses pages, le roi gravissait lentement les marches du donjon. Des vassaux postés sur chaque degré formaient la haie ; tous tenaient leur sabre devant eux, la poignée tournée vers le souverain et la pointe appuyée sur leur gorge, comme impatients, eût-on dit, qu'on les immolât ; mais le roi ne leur accordait seulement pas un regard : il montait l'escalier, d'un pas incertain ; il paraissait épuisé. "Exténué par cette tuerie dont le récit, l'abominable et séculaire récit, s'étalait effrontément sur les fresques", songea Clarence. Peut-être aussi n'était-ce que l'obstacle des marches grossières et le poids des bracelets ; et pas seulement ce poids, mais encore celui des anneaux qui cerclaient ses jambes et pesaient sur ses chevilles ; car le roi avait les jambes presque aussi lourdement chargées d'or que les bras : le manteau qui, sur l'esplanade, les avait dérochées, les dévoilait à présent à chaque nouvelle marche ; et ces jambes étaient aussi minces, aussi fragiles, aussi douloureusement minces et fragiles que les bras.

Quand le roi eut atteint la plate-forme, il salua. Cette fois pourtant ce n'était plus la foule qu'il saluait : il lui tournait le dos et il avait la tête levée vers le ciel ; il saluait le ciel. Alors les pages qui, jusque-là, lui avaient soutenu les bras, s'écartèrent, et le roi parut bizarrement avancer en plein ciel. Était-ce parce que la plate-forme n'avait pas de balustrade et qu'elle était comme directement posée contre le ciel ? Mais comment décider ? A mesure que le roi avançait, le rebord de la plate-forme le déroba à la vue. Fallait-il croire que cette plate-forme fût spacieuse au point qu'un promeneur, marchant d'un bord à l'autre, pût s'y dérober entièrement à la vue de l'esplanade ? C'était bien improbable, mais on ne pou-

Certain par ses pages, le roi gravissait lentement les marches de
d'acier, les vitesses perdues aux chocs de la pluie ; sous son
drapeau leur corps se levait, la poitrine tendue vers le nouveau et la pluie
appuyée sur leur gorge, comme une main ; et par là, dans les ténèbres ;
mais le roi ne leur permettait pas de regarder : il voulait l'écarter
leur, d'un pas incertain ; il paraissait épuisé. "Régnez par cette pluie
dont le soleil, l'éclaircie et adoucit le vent, s'élevait effroyablement sur
les tempêtes", comme d'habitude, l'air était si doux que l'obscurité
des marches gravissées et la pluie des marches ; et par conséquent ne pouvaient
mais encore celui des marches qui couraient sur les marches et pesaient sur ses
chevilles ; car le roi avait les jambes pressées contre les marches, les
d'or que les bras : la marche, sur l'équilibre, les avait ébranlés, les
dévotaient à présent à chaque nouvelle marche ; et ses jambes étaient aussi
minces, aussi fragiles, aussi douloureusement minces et fragiles que les bras.

Quand le roi fut atteint la plate-forme, il se baissa. Cette fois pour-
tant ce n'était plus la fois qu'il se baissait : il lui tournait le dos et il
avait la tête levée vers le ciel ; il aspirait la pluie, il aspirait les pages qui,
l'après-midi, lui avaient apporté les pages, s'élevaient, et le roi était épuisé.
Il venait d'arriver en plein ciel, droit en face de la plate-forme n'avait pas
de balustrade et qu'elle était comme d'habitude, mais contre le ciel ? Mais
comment décider ? A mesure que le roi avançait, le regard de la plate-forme
le dévorait à la vue. Hélas ! il avait cette plate-forme, les pages
de point d'un moment, comme d'un point à l'autre, qui s'y élevaient en-
têtement à la vue de l'espérance ? C'était bien impossible, mais on ne pou-

vait pas savoir. Et peut-être y avait-il simplement un deuxième escalier à
l'autre bout de la plate-forme, et le roi en descendait-il les degrés, sou-
tenu par d'autres pages. Oui, peut-être. Mais l'impression n'en demeurerait
pas moins ; d'une marche en plein ciel, comme si les bracelets et les anneaux,
comme si tout cet or et tout cet amour, fussent devenus tout à coup impuis-
sants à retenir plus longtemps le roi sur la terre...

XXXXX
XXXXX
XXXXX

CHEIKH HAMIDOU KANE

Né au Sénégal en 1928. Actuellement Attaché à l'UNICEF à Lagos, après avoir occupé divers postes ministériels au Sénégal. Semble être la réplique en prose de Senghor.

L'Afrique qu'il dépeint est inaltérablement belle et noble. Le colonialisme ne lui a pas apporté une blessure physique.

Les héros n'ont pas de problèmes matériels ; leurs drames sont purement spirituels. C'est la défaite de l'Islam, des valeurs Peules par l'Occident matérialiste et puissamment technique.

Oeuvres : L'aventure ambiguë.

CHEIKH HAMIDOU KANE

L'AVENTURE AMBIGUE

Récit - Préface de Vincent Monteil.

XXXXXXXXXX

XXXXX

XX

Lorsqu'il leva la tête, son regard rencontra un grand visage altier, une tête de femme qu'emmitouflait une légère voilette de gaze blanche.

On la nommait la Grande Royale. Elle avait soixante ans et on lui en eût donné quarante à peine. On ne voyait d'elle que le visage. Le grand boubou bleu qu'elle portait traînait jusqu'à terre et ne laissait rien apparaître d'elle que le bout pointu de ses babouches jaunes d'or, lorsqu'elle marchait. La voilette de gaze entourait le cou, couvrait la tête, repassait sous le menton et pendant derrière, sur l'épaule gauche. La Grande Royale, qui pouvait bien avoir un mètre quatre-vingt, n'avait rien perdu de sa prestance malgré son âge.

La voilette de gaze blanche épousait l'ovale d'un visage aux contours pleins. La première fois qu'il l'avait vue, Samba Diallo avait été fasciné par ce visage, qui était comme une page vivante de l'histoire du pays des Diallobé. Tout ce que le pays compte de tradition épique s'y lisait. Les traits étaient tout en longueur, dans l'axe d'un nez légèrement busqué. La bouche était grande et forte sans exagération. Un regard extraordinairement lumineux répandait sur cette figure un éclat impérieux. Tout le reste disparaissait sous la gaze qui, davantage qu'une coiffure, prenait ici une signification de symbole. L'Islam réfrénait la redoutable turbulence de ces traits, de la même façon que la voilette les enserrait. Autour des yeux et sur les pommettes, sur tout ce visage, il y avait comme le souvenir d'une jeunesse et d'une force sur lesquelles se serait apposé brutalement le rigide éclat d'un souffle ardent.

La Grande Royale était la sœur aînée du chef des Diallobé. On racontait que, plus que son frère, c'est elle que le pays craignait. Si elle avait cessé ses infatigables randonnées à cheval, le souvenir de sa grande silhouette n'en continuait pas moins de maintenir dans l'obéissance les tribus du Nord, réputées pour leur morgue hautaine. Le chef des Diallobé était de nature plutôt paisible. Là où il préférait en appeler à la compréhension, sa sœur trançait par voie d'autorité.

"Mon frère n'est pas un prince, avait-elle coutume de dire. C'est un sage". Ou bien sonner au grand jour, et le peuple ne doit pas voir son visage de nuit".

Elle avait pacifié le Nord par sa fermeté. Son prestige avait maintenu dans l'obéissance les tribus subjuguées par sa personnalité extraordinaire. C'est le Nord qui l'avait surnommée la Grande Royale.

Le silence s'était fait parmi les disciples médusés. Elle s'adressa à Sarba Diallo.

- J'avais prévenu ton grand fou de père que ta place n'est pas au foyer du maître, dit-elle. Quand tu ne te bats pas comme un manant, tu terrorises tout le pays par tes imprécations contre la vie. Le maître cherche à tuer la vie en toi. Mais je vais mettre un terme à tout cela. Va m'attendre à la maison...

Ayant dit, elle reprit sa marche. Les disciples se dispersèrent.

XXXXXX
XXXX
XX

Les deux hommes, que la ressemblance de leur nature rapprochait sur l'essentiel, éprouvèrent une fois encore la solidité de l'administration réciproque qu'ils se vouaient.

.../...

- Maître, suis-je un repère suffisamment fixe, un recours suffisamment stable ?

- Vous l'êtes.

- Ainsi. Je suis l'autorité. Où je m'installe, la terre cède et se creuse sous mon poids. Je m'incruste, et les hommes viennent à moi. Maître, on me croit montagne...

- Vous l'êtes.

- Je suis une pauvre chose qui tremble et qui ne sait pas.

- C'est vrai, vous l'êtes aussi.

- Les hommes de plus en plus viennent à moi. Que dois-je leur dire ?

Le maître savait de quoi le chef allait lui parler. Ce sujet, le chef l'avait abordé avec lui mille fois. Les hommes du Diallobé voulaient apprendre à "mieux lier le bois au bois". Le pays, dans sa masse, avait fait le choix inverse de celui du maître. Pendant que le maître niait la rigidité de ses articulations, le poids de ses reins, niait sa case et ne reconnaissait de réalité qu'à Ce vers Quoi sa pensée à chaque instant s'envolait avec délice, les Diallobé, chaque jour un peu plus, s'inquiétaient de la fragilité de leurs demeures, du rachitisme de leur corps. Les Diallobé voulaient plus de poids.

Lorsque sa pensée buta sur ce mot, le maître tressaillit. Le poids ! Partout il rencontrait le poids. Lorsqu'il voulait prier, le poids s'y opposait, chape lourde de ses soucis quotidiens sur l'élan de sa pensée vers Dieu, masse inerte et de plus en plus sclérosée de son corps sur sa volonté de se lever, puis de se baisser, puis de se lever encore, dans les gestes de la prière. Il y avait aussi d'autres aspects du poids qui, de même que le Malin, revêt divers visages : la distraction des disciples, les fêeries brillantes de leur jeune fantaisie, autant d'hypostases du poids, acharnées à

les fixer à terre, à les maintenir loin de la vérité:

- Dites-leur qu'ils sont des courges.

Le maître reprit un sourire. Généralement, l'espièglerie de sa pensée l'amusait. Le chef cependant attendait, sachant par habitude quel fonds il faut faire aux sautes du vénérable.

- La courge est une nature drôle, dit enfin le maître.

Jeune, elle n'a de vocation que celle de faire du poids, de désir que celui de se coller amoureusement à la terre. Elle trouve sa parfaite réalisation dans le poids. Puis, un jour, tout change. La courge veut s'envoler. Elle se résorbe et s'évide tant qu'elle peut. Son bonheur est fonction de sa vacuité, de la sonorité de sa réponse lorsqu'un souffle l'élève. La courge a raison dans les deux cas.

- Maître, où en sont les courges du Diallobé ?

- C'est au jardinier de répondre, pas à moi.

Le chef demeura silencieux un moment.

- Si je leur dis d'aller à l'école nouvelle, ils iront en masse.

Ils y apprendront toutes les façons de lier le bois au bois que nous ne savons pas. Mais, apprenant, ils oublieront aussi. Ce qu'ils apprendront vaut-il ce qu'ils oublieront ? Je voulais vous demander : peut-on apprendre ceci sans oublier cela, et ce qu'on apprend vaut-il ce qu'on oublie ?

- Au foyer, ce que nous apprenons aux enfants, c'est Dieu. Ce qu'ils oublient, c'est eux-mêmes, c'est leurs corps et cette propension à la rêverie futile, qui durcit avec l'âge et étouffe l'esprit. Ainsi ce qu'ils apprennent vaut infiniment mieux que ce qu'ils oublient.

- Si je ne dis pas aux Diallobé d'aller à l'école nouvelle, ils n'iront pas. Leurs demeures tomberont en ruines, leurs enfants mourront ou seront réduits en esclavage. La misère s'installera chez eux et leurs

coeurs seront pleins de ressentiments...

- La misère est, ici-bas, le principal ennemi de Dieu.

- Cependant, maître, si je vous comprends bien, la misère est aussi absence de poids. Comment donner aux Diallobé la connaissance des arts et l'usage des armes, la possession de la richesse et la santé du corps sans les alourdir en même temps ?

- Donnez-leur le poids, mon frère. Sinon, j'affirme que bientôt il ne restera plus rien ni personne dans le pays. Les Diallobé comptent plus de morts que de naissances. Maître, vous-même, vos foyers s'éteindront.

La Grande Royale était entrée sans bruit, selon son habitude. Elle avait laissé ses babouches derrière la porte. C'était l'heure de sa visite quotidienne à son frère. Elle prit place sur la natte, face aux deux hommes.

- Je me réjouis de vous trouver ici, maître. Peut-être allons-nous mettre les choses au point, ce soir.

- Je ne vois pas comment, madame. Nos voies sont parallèles et toutes deux inflexibles.

- Si fait, maître. Mon frère est le coeur vivant de ce pays mais vous en êtes la conscience. Enveloppez-vous d'ombre, retirez-vous dans votre foyer et nul, je l'affirme, ne pourra donner le bonheur aux Diallobé. Votre maison est la plus démunie du pays, votre corps le plus décharné, votre apparence la plus fragile. Mais nul n'a, sur ce pays, un empire qui égale le vôtre.

Le maître sentait la terreur le gagner doucement, à mesure que cette femme parlait. Ce qu'elle disait, il n'avait jamais osé se l'avouer très clairement, mais il savait que c'était la vérité.

L'homme, toujours, voudra des prophètes pour l'absoudre de ses insuffisances. Mais pourquoi l'avoir choisi, lui, qui ne savait même pas à quoi s'en tenir sur son propre compte ? A ce moment, sa pensée lui remémora son rire intérieur à l'instant solennel de sa prière. "Je ne sais même pas pourquoi j'ai ri. Ai-je ri parce que, en vainquant mon corps, j'avais conscience de faire plaisir à mon Seigneur, ou par vanité, tout simplement ? Je ne sais pas décider de ce point. Je ne me connais pas... Je ne me connais pas, et c'est moi qu'on choisit de regarder ! Car on me regarde. Tous ces malheureux m'épient et, tels des caméléons, se colorent à mes nuances. Mais je ne veux pas : je ne veux pas ! Je me compromettrai. Je commettrai une grande indignité, s'il plaît à Dieu, pour leur montrer qui je suis. Oui..."

- Mon frère, n'est-il pas vrai que sans la lumière des foyers nul ne peut rien pour le bonheur des Diallobé ? Et, grand maître, vous savez bien qu'il n'est point de dérobade qui puisse vous libérer.

- Madame, Dieu a clos la sublime lignée de ses envoyés avec notre prophète Mohamed, la bénédiction soit sur lui. Le dernier messager nous a transmis l'ultime Parole où tout a été dit. Seuls les insensés attendent encore.

- Ainsi que les affanés, les malades, les esclaves. Mon frère, dites au maître que le pays attend qu'il acquiesce.

- Avant votre arrivée, je disais au maître : "Je suis une pauvre chose qui tremble et qui ne sait pas". Ce lent vertige qui nous fait tourner, mon pays et moi, prendra-t-il fin ? Grande Royale, dites-moi que votre choix voudra mieux que le vertige ; qu'il nous en guérira et ne hâtera pas notre perte, au contraire. Vous êtes forte. Tout ce pays repose sous votre grande ombre. Donnez-moi votre foi.

- Je n'en ai pas. Simplement, je tire la conséquence de prémisses que j'ai n'ai pas voulues. Il y a cent ans, notre grand-père, en même temps que tous

les habitants de ce pays, a été réveillé un matin par une clameur qui montait du fleuve. Il a pris son fusil et, suivi de toute l'élite, s'est précipité sur les nouveaux venus. Son coeur était intrépide et il attachait plus de prix à la liberté qu'à la vie. Notre grand-père, ainsi que son élite, ont été défaits. Pourquoi ? Comment ? Les nouveaux venus seuls le savent. Il faut le leur demander ; il faut aller apprendre chez eux l'art de vaincre sans avoir raison. Au surplus, le combat n'a pas cessé encore. L'école étrangère est la forme nouvelle de la guerre que nous font ceux qui sont venus, et il faut y envoyer notre élite, en attendant d'y pousser tout le pays. Il est bon qu'une fois encore l'élite précède. S'il y a un risque, elle est la mieux préparée pour le conjurer, parce que la plus fermement attachée à ce qu'elle est. S'il est un bien à en tirer, il faut que ce soit elle qui l'acquière la première. Voilà ce que je voulais vous dire, mon frère. Et, puisque le maître est présent, je voudrais ajouter ceci. Notre détermination d'envoyer la jeunesse noble du pays à l'école étrangère ne sera obéie que si nous commençons par y envoyer nos propres enfants. Ainsi, je pense que vos enfants, mon frère, ainsi que notre cousin Samba Diallo doivent ouvrir la marche.

XXXXXXXXXX
XXXXXXXXXX
X

DAVID DIOP

COUPS DE PILON - POEMES

XXXXXX
XXXXXX
XXXX

ECOUTEZ CAMARADES...

Ecoutez camarades des siècles d'incendie
L'ardente clameur nègre d'Afrique aux Amériques
Ils ont tué Mamba
Comme là-bas les sept de Martinsville
Comme le Malgache là-bas dans le crépitemment blême des prisons
Il y avait dans son regard camarades
La chaude fidélité d'un coeur sans angoisse
Et son sourire par delà les souffrances
Par delà les blessures sur son corps labouré
Gardait les claires couleurs d'un bouquet d'espérance
C'est vrai qu'ils l'ont tué Mamba aux cheveux blancs
Qui dix fois nous versa le lait et la lumière
Je sens sa bouche sur mes rêves
Et le frémissement paisible de sa poitrine
Et ma mémoire a mal
Comme la plante arrachée hors du sein maternel
Mais non
Voici qu'éclate plus haut que ma douleur
Plus pour que le matin où s'éveilla le fauve
Le cri de cent peuples écrasant les tanières
Et mon sang d'années d'exil
Le sang qu'ils crurent tarir dans le cercueil des mots
Retrouve la ferveur qui transperce les brumes
Ecoutez camarades des siècles d'incendie
L'ardente clameur nègre d'Afrique aux Amériques

C'est le signe de l'aurore

Le signe fraternel qui viendra nourrir le rêve des hommes.

*

* *

A UNE DANSEUSE NOIRE

Négresse ma chaude rumeur d'Afrique

Ma terre d'énigme et mon fruit de raison

Tu es danse par la joie nue de ton sourire

Par l'offrande de tes seins et tes secrets pouvoirs

Tu es danse par les légendes d'or des nuits nuptiales

Par les temps nouveaux et les rythmes séculaires

Négresse triomphe multiplié des rêves et d'étoiles

Maîtresse docile à l'étreinte des koras

Tu es danse par le vertige

Par la magie des reins recommençant le monde

Tu es danse Et les mythes autour de moi brûlant

Autour de moi les perruques du savoir

En grands feux de joie dans le ciel de tes pas

Tu es danse

Et brûlent les faux dieux sous ta flamme verticale

Tu es le visage de l'initié

Sacrifiant la folie auprès de l'arbre-gardien

Tu es l'idée du Tout et la voix de l'Ancien,

Lancée grave à l'assaut des chimères

Tu es le Verbe qui explose

En gerbes miraculeuses sur les côtes de l'oubli.

DAVID DIOP

Né en France d'une mère camerounaise et d'un père sénégalais.
Mort trop tôt en 1960 dans un accident d'avion.
Poète révolutionnaire.

Oeuvres : Coups de Pilon.

DAVID DIOP
COUPS DE PILON - POEMES

AFRIQUE

A ma Mère.

Afrique mon Afrique
Afrique des fiers guerriers dans les savanes ancestrales
Afric ue que chante ma grand'Mère
Au bord de son fleuve lointain
Je ne t'ai jamais connue
Mais mon regard est plein de ton sang
Ton beau sang noir à travers les champs répandu
Le sang de ta sueur
La sueur de ton travail
Le travail de l'esclavage
L'esclavage de tes enfants
Afrique dis-moi Afrique
Est-ce donc toi ce dos qui se courbe
Et se couche sous le poids de l'humilité
Ce dos tremblant à zébrures rouges
Qui dit oui au fouet sur les routes de midi
Alors gravement une voix me répondit
Fils impétueux cet arbre robuste et jeune
Cet arbre là-bas
Splendidement seul au milieu de fleurs blanches et fanées
C'est l'Afrique ton Afrique qui repousse
Qui repousse patiemment obstinément
Et dont les fruits ont peu à peu
L'amère saveur de la liberté.

D. T. N I A N E

Né en Guinée. Professeur d'histoire.

Collabore à "Afrique Noire" de Jean Suret-Canale ; "Soundjata ou l'épopée mandingue" : Est-ce un roman ? Est-ce la transcription de l'histoire semi-léendaire que transmettaient les griots "détenteurs du passé" ? En tout cas l'oeuvre est belle et authentiquement africaine..

Oeuvre : Soundjata ou l'épopée Mandingue.

DJIBRIL TAMSIR NIANE
SOUNDJATA OU L'EPOPEE MANDINGUE

Deuxième édition.

XXXXXX
XXXXX
XX

HISTOIRE

Nous arrivons maintenant aux grands moments de la vie de Soundjata. L'exil va finir, un autre soleil va se lever, c'est le soleil de Soundjata. Les griots connaissent l'histoire des rois et des royaumes, c'est pourquoi ils sont les meilleurs conseillers des rois. Tout grand roi veut avoir un chandre pour perpétuer sa mémoire, car c'est le griot qui sauve la mémoire des rois, les hommes ont la mémoire courte.

Les royaumes ont leur destin tracé comme les hommes ; les devins le savent qui scrutent l'avenir ; ils ont, eux, la science de l'avenir ; nous autres griots nous sommes les dépositaires de la science du passé, mais qui connaît l'histoire d'un pays peut lire dans son avenir.

D'autres peuples se servent de l'écriture pour fixer le passé ; mais cette invention a tué la mémoire chez eux ; ils ne sentent plus le passé car l'écriture n'a pas la chaleur de la voix humaine. Chez eux tout le monde croit connaître alors que le savoir doit être un secret (1) ; les prophètes n'ont pas écrit et leur parole n'en a été que plus vivante. Quelle piètre connais-

(1). Voici une des formules qui revient souvent dans la bouche des griots traditionnalistes. Ceci explique la parcimonie avec laquelle ces détenteurs des traditions historiques dispensent leur savoir. Selon eux les Blancs ont rendu la science vulgaire ; quand un Blanc sait quelque chose tout le monde le sait. Il faudrait que nous arrivions à faire changer cet état d'esprit si nous voulons un jour savoir tout ce que les griots ne veulent pas livrer.

sance que la connaissance qui est figée dans les livres muets.

Moi, Djeli Mamadou Kouyaté, je suis l'aboutissement d'une longue tradition ; depuis des générations nous nous transmettons l'histoire des rois de père en fils. La parole m'a été transmise sans altération, je la dirai sans l'altérer car je l'ai reçue pure de tout mensonge.

Ecoutez maintenant l'histoire de Soundjata, le Na'Kamta ; l'homme qui avait une mission à remplir.

XXXXXX
XXXXXX
XXXXXX

K R I N A

Soumaoro s'avança jusqu'à Krina, près du village de Dayala sur le Djoliba, et décida d'affirmer ses droits avant d'engager le combat.

Soumaoro savait que Soundjata était aussi un sorcier ; au lieu d'envoyer une ambassade, il confia ses paroles à un de ses hiboux. L'oiseau des nuits vint se poser sur le toit de la tente de Djata et parla ; le fils de Sogolon à son tour envoya son hibou à Soumaoro. Voici le dialogue des rois-sorciers :

- "Arrête, jeune homme. Je suis désormais roi du Manding ; si tu veux la paix, retourne d'où tu viens, dit Soumaoro.

- "Je reviens, Soumaoro, pour reprendre mon royaume. Si tu veux la paix tu dédommageras mes alliés et tu retourneras à Sosso, où tu es roi.

- "Je suis roi du Manding par la force des armes ; mes droits ont été établis par la conquête.

.../...

- "Alors je vais t'enlever le Manding par la force des armes, je vais te chasser de mon royaume.

- "Apprends donc que je suis l'igname sauvage des rochers, rien ne me fera sortir du Manding.

- "Sache aussi que j'ai dans mon camp sept maîtres forgerons qui feront éclater les rochers ; alors, igname, je te mangerai.

- "Je suis le champignon vénéréux qui fait vomir l'intrépide.

- "Moi je suis un coq affamé, le poison ne me fait rien.

- "Sois sage, petit garçon, tu te brûleras le pied car je suis la cendre ardente.

- "Moi, je suis la pluie qui éteint la cendre, je suis le torrent impétueux qui t'emportera.

- "Je suis le fromager puissant qui regarde de bien haut, la cime des autres arbres.

- "Moi, je suis la lianne étouffante qui monte jusqu'à la cime du géant des forêts.

- "Trêve de discussion ; tu n'auras pas le Manding.

- "Sache qu'il n'y a pas place pour deux rois sur une même peau, Soumaoro, tu ne laisseras la place.

- "Eh bien, puisque tu veux la guerre, je vais te faire la guerre. Sache cependant que j'ai tué neuf rois dont les têtes ornent ma chambre, ma foi, tant pis, ta tête prendra place auprès de celle des ténéraires tes semblables.

- "Prépare-toi, Soumaoro, car le mal qui va s'abattre sur toi et

les tiens ne finira pas de sitôt".

- Ainsi Soundjata et Soumaoro ont parlé. Après la guerre des bouches, les sabres devaient donner les conclusions. Le fils de Sogolon était dans sa tente quand on vint lui annoncer l'arrivée de Fakoli, le neveu révolté de Soumaoro. Tous les hommes se mirent en armes, les chefs de guerre rangèrent leurs hommes ; quand tout fut en ordre dans le camp. Djata et les chefs mandinka reçurent Fakoli suivi de ses guerriers ; devant Soundjata, Fakoli s'arrêta et parla ainsi :

- "Je te salue Soundjata, je suis Fakoli Koroma, le roi de la tribu des forgerons Koroma ; Soumaoro est le frère de ma mère Kassia. J'ai pris les armes contre mon oncle, car Soumaoro m'a outragé ; sans craindre l'incerte il a poussé l'impudence jusqu'à me ravir ma femme Keleya.

- Toi, tu viens reconquérir le royaume de tes pères, tu combats Soumaoro, nous avons même but et je viens me mettre sous tes ordres. Je t'apporte mes forgerons aux bras puissants, je t'apporte des sofas dont le cœur ignore la peur. Soundjata, mes hommes et moi sommes à toi".

Balla, le griot de Soundjata, dit :

- "Fakoli, viens prendre place parmi tes frères que l'injustice de Soumaoro a frappés, viens, le justicier te rejoint dans son sein. En confiant ta cause au fils de Sogolon tu ne pouvais mieux faire".

Soundjata fit un signe que le griot avait bien parlé, mais il ajouta :

- "Je défends le faible, je défends l'innocent, Fakoli, tu as subi une injustice, je te rendrai justice, mais j'ai autour de moi mes lieutenants, je voudrais savoir leur avis".

Tous les chefs de guerre tombèrent d'accord ; la cause de Fakoli

EZA BOTO - MONGO BETI

Né au Cameroun en 1932. Professeur de Lettres. Vit actuellement en France.

Ayant publié son premier roman Ville Cruelle sous le nom EZA BOTO, prend ensuite le pseudonyme MONGO BETI, Est-ce le signe qu'il désavouait ce premier ouvrage ?

Dans le pauvre Christ de Bomba, le constat d'échec du mensonge religieux qui a tenté de voiler l'exploitation est fait par le Révérend Dumont, lors d'une tournée d'inspection en brousse.

Son arme est une ironie, un humour souvent noirs qui mettent en pièce l'imagerie colonialiste..

Oeuvres : Ville Cruelle

Le Pauvre Christ de Bomba

Mission Terminée.

E Z A B O T O

XXXXXXXXXX
XXXX
X

VILLE CRUELLE

Deux Tanga... Deux mondes... Deux destins !

Ces deux Tanga attiraient également l'indigène. Le jour, le Tanga du versant sud, Tanga commercial, Tanga de l'argent et du travail lucratif, vidait l'autre Tanga de sa substance humaine. Les noirs remplissaient le Tanga des autres, où ils s'acquittaient de leurs fonctions. Manœuvres, petits commerçants, cuisiniers, boys, marmitons, prostituées, fonctionnaires, subalternes, rabatteurs, escrocs, oisifs, main-d'œuvre pénale, les rues en fourmillaient. Chaque matin, les paysans de la forêt proche venaient grossir leurs rangs, soit qu'ils fussent simplement en quête de plus vastes horizons, soit qu'ils vinssent écouler le produit de leur travail ; il s'était constitué parmi cette population une mentalité spécifique, si contagieuse que les hommes qui venaient périodiquement de la forêt en restaient contaminés aussi longtemps qu'ils séjournaient à Tanga. Comme les gens de la forêt éloignée qui conservaient leur authenticité, les habitants de Tanga étaient veules, vains, trop gais, trop sensibles. Mais en plus, il y avait quelque chose d'original en eux maintenant : un certain penchant pour le calcul mesquin, pour la nervosité l'alcoolisme et tout ce qui excite le mépris de la vie humaine — comme dans tous les pays où se disputent de grands intérêts matériels. C'était la ville de chez nous qui détenait le record des meurtres... et des suicides ! On y tuait, on s'y tuait pour tout, pour un rien et même pour une femme. Des Grecs y avaient laissé leur peau à cause de leur promptitude à peloter une femme pour peu qu'elle fût jolie et qu'elle pénétrât dans leur boutique. Le mari faisait irruption un jour chez le commerçant avec un mauvais fusil de chasse ou à défaut, une machette, et vous expédiait proprement dans l'autre monde.

.../...

Leur amour pour la bagarre et le sang croissait au fil des jours. Quand ils en avaient assez de se colleter entre eux, ils s'en prenaient aux commerçants étrangers en nombre pléthorique ici. Ils avaient très vite flairé la sorte d'impunité qu'ils rencontreraient dans ce petit jeu dont il n'était personne qui ne connaît les règles et les tours. Le mieux c'était de ne pas avoir affaire avec un colon français. Mais si cela vous arrivait, vous saviez à quoi vous en tenir — au fond, n'est-ce pas l'essentiel ? Par vantardise, certains acceptaient le risque. La police alors leur tombait aussitôt dessus et l'on n'en parlait plus, à moins que l'on en parlât encore des dizaines d'années après. Quant aux membres civils de la hiérarchie supérieure de l'administration coloniale, il semblait qu'on les payât pour briller par leur abstentionnisme.

Ils étaient arrivés de tous les coins du pays. Mais ils tendaient de plus en plus à se penser plutôt comme habitants de Tanga que comme originaires du sud et de l'est, du nord ou de l'ouest. On pouvait les voir dans la rue : ils riaient, discutaient, se disputaient, avec des gestes qui auraient enfermé l'univers entier. Ils couraient, marchaient, se bouscullaient, tombaient de vélo, le tout nous sans une certaine spontanéité, seul résidu de leur pureté perdue. Ils s'agitaient au soleil, dansaient, chantaient sous le regard angoissé des sbires qui circulaient par groupes comme dans une ville en état d'alerte.

La nuit, la vie changeait de quartier général. Le Tanga du versant nord récupérait les siens et s'animait alors d'une effervescence incroyable. Il faisait fête chaque nuit à ses enfants prodiges. On eût dit qu'il aurait voulu les abreuver d'une chose qu'ils perdraient peut-être bientôt pour toujours : la joie, la vraie joie, la joie sans maquillage, la joie nue, la joie originelle. Mais cela, ils ne pouvaient pas le comprendre. Déjà ils ne pouvaient plus dire d'où ils venaient qu'en nommant leur village natal, leur tribu d'origine. Ils ne savaient pas non plus où ils allaient, ni pourquoi ils y allaient. Etonnés de se trouver si nombreux ensemble, ils

étaient non moins étonnés de cet étrange isolement de forêt vierge où ils se sentaient individuellement.

Dans Tanga-Nord, une case sur cinq tenait lieu de débit de boissons: le vin rouge généralement mélangé de mauvaise eau, le vin de palme souvent mal conservé, la bière de maïs ce qu'il y avait de meilleur, y coulaient à profusion. Les initiés savaient en outre où et comment se procurer de l'Africain-gin, une fameuse boisson locale, très fortement alcoolisée. L'Administration en avait formellement interdit la vente... et la fabrication — par fanfaronnade. Il s'était donc installé tout un réseau clandestin de distribution, de vente, d'achat, de transport de ce produit rare. N'importe comment, ce n'est pas sa fabrication que l'on pouvait raisonnablement interdire puisque là-bas, loin de la ville, au sein de la forêt, personne n'irait jamais voir.

Les maisons de danse exerçaient une attirance irrésistible sur les habitants des deux sexes. Violamment éclairées à l'électricité, bruyantes, mélodieuses et plus souvent cocophoniques, tambourinantes, pleines d'une faune singulière — engoncée dans des faux-cols ou fagotée dans des robes et des jupes de mauvaise coupe, coûtaient par bonheur trop cher. Aussi était-il commun de se rassembler à deux, à trois ou davantage, dans une case, autour d'une calebasse de vin, de battre sur des caisses vides à défaut de tam-tam, de pincer les cordes d'une guitare ou d'un banjo, d'improviser un bal où la fantaisie était la règle prédominante, malgré l'exiguïté du local.

Les rues de ce Tanga n'avaient pas de réverbères, cela va sans dire. Les mauvais garçons, nombreux ici, en avaient profité pour la nuit, convertir la chaussée en lieu de règlements de comptes. Cela expliquait que l'obscurité retentît sans cesse de piétinements sourds, de poursuites frénétiques, de gifles dont la sonorité ne le cédait en rien à celle d'un browning. Ses séances de brutalité, à cause du phénomène de l'accoutumance en étaient venues à ne plus intéresser que les professionnels, la population des onques y étant totalement indifférente ; elles pouvaient durer un temps imagina-

ble pour un étranger, à cause de la carence nocturne de la police, commandée par des préceptes de prudence et d'économie très compréhensibles.

Combien d'âmes abritait Tanga-Nord ? Soixante, quatre-vingts, cent mille, comment savoir exactement ? Aucun recensement n'avait jamais été fait. Sans compter que cette population était en proie à une instabilité certainement unique. Les hommes quittaient la forêt pour des raisons sentimentales ou précuniaires, très souvent aussi par goût du nouveau. Ils séjournèrent ici quelque temps, à l'essai. Certains, assez peu nombreux, trouvaient impensable que l'on danse dans une case, alors que dans la case voisine on pleurait un mort dont le cadavre n'avait même pas encore été mis sous terre ; écoeurés, ils s'en retournaient tout simplement dans leur village, où ils parlaient de la ville avec tristesse, en se demandant où allait le monde. D'autres, convaincus à force de railleries qu'ils s'habitueraient rapidement à des mœurs aussi insolites — simple question de temps — décidaient de se fixer définitivement. Ils faisaient ensuite venir femmes et enfants, ou, s'ils étaient jeunes et célibataires, frère, sœur, cadets, pour conserver à côté d'eux comme un vivant et constant souvenir du village natal, qu'ils ne reverraient peut-être plus. Généralement ils y pensaient d'abord à leur village natal ; et puis, peu à peu, les années passant, ils l'oubliaient, accaparés entièrement par des préoccupations d'un tout autre genre. Ils n'avaient qui ne pourraient réaliser ici leurs ambitions sociales ; ils s'en allaient goûter à une autre ville.

Mais qu'on ne précédât à aucun recensement cette instabilité même ne pouvait le justifier, puisque l'Administration l'ignorait, de même qu'elle ignorait tout ce qui concernait cette demi-hymanité, ses joies, ses souffrances, ses aspirations qui, certes, l'eussent déroutée, mais qu'elle n'avait jamais cherché à deviner et encore moins à comprendre, à s'expliquer. Quand elle voulait bien s'occuper de ces gens-là, deux catégories se trouvaient l'intéresser particulièrement. Ceux qui, ayant réussi à se faufiler à travers d'innombrables barrières, avaient accompli une manière d'ascension sociale et dont le Fisc s'avisaient soudain qu'ils pour-

raient aussi bien lui payer un modique tribut, tant qu'à faire. Ceux qui, de loin ou de près, consciemment ou inconsciemment, par leurs propos ou par leurs actes représentaient une menace pour un certain état de choses, conforme à une certaine vision du monde, jugée nécessaire pour certaines raisons, ou plus exactement pour certains besoins ; ce n'était pas bien difficile ; on les mettait en pension quelque part et tout était entendu pour la plus grande Gloire de l'humanité.

Tanga, Tanga-nord, je veux dire, était un authentique enfant de l'Afrique. À peine né, il s'était trouvé tout seul dans la nature. Il grandissait et se formait trop rapidement. Il s'orientait et se formait trop au hasard, comme les enfants abandonnés à eux-mêmes. Comme eux, il ne posait pas de questions, quoi qu'il se sentit dérouté. Nul ne pouvait dire avec certitude ce qu'il deviendrait, pas même les géographes, ni les journalistes, et encore moins les explorateurs.

XXXXXXXXXX
XXXXXXXXXX
XXXX

Le cacao était transvasé du sac ou de la hotte dans l'appareil de bois. Le contrôleur fourrageait dans les fèves dont il examinait la qualité au moyen de divers procédés remarquablement variés. Il pouvait, par exemple, les presser très vigoureusement dans sa main : si elles craquaient, il repartait impassible ; sinon vous étiez bon pour un certain nombre de jours de bain de soleil. Que diable ! n'amassez-vous du cacao sec ? À moins que... N'importe comment, il finissait par les sectionner pour voir si elles ne contenaient aucune moisissure. Enfin, il prononçait très discrètement son verdict, toujours avec le détachement qui sied à M. le Contrôleur. Après quoi il faisait fonctionner la palette et les fèves se déversaient dans le sac ou la hotte.

Trois solutions étaient possibles — officiellement :

- 1°) - vous étiez immédiatement autorisé à vendre votre cacao ;
- 2°) - on vous le faisait sécher au soleil, un, deux ou trois jours, sous la surveillance du Service du Contrôle ;
- 3°) - on le mettait au feu s'il était vraiment trop mauvais, c'est-à-dire impossible à exporter.

En fait, une quatrième solution, transactionnelle celle-là, avait cours : Banda aurait bien fait de la connaître.

Il se dit que tout cela paraissait bien expéditif. Sans trop y prendre garde, il sentit une légère inquiétude lui serrer la gorge. Pourquoi le fonctionnaire du Contrôle avait-il ce visage plissé et réticent ?

Il ignorait que la hargne fût de tradition chez ces messieurs du Contrôle, quoique leur histoire, à l'époque des événements de ce récit, ne fit que commencer.

Jusque-là, la qualité du cacao avait été une affaire entre le producteur indigène et l'acheteur grec. L'Administration s'était tenue à l'écart, pour le bonheur de tous. Mais un jour, elle s'était sentie en vain de se mêler de tout. Les gens avisés auraient bien pu la voir venir. Tout avait commencé par une équipe de parasites qui se répandaient sur le pays, telle une volée de sauterelles. Ils surgissaient dans le village et vous démontraient que vos plantations étaient mal tenues, vos cacaoyers mal plantés, trop serrés, vos plants mal sélectionnés, qu'ils allaient vous apprendre comment faire pour étendre vos plantations, pour avoir un meilleur rendement, etc... Après quoi, ils vous faisaient trimer des semaines durant à abattre inutilement vos propres cacaoyers, à les compter, à déraciner les arbustes et les arbrisseaux, à transporter du bois mort. Le mieux, évidemment, c'était de ne pas regimber, ça vous aurait apporté des ennuis ; ils

.../...

ne rigolaient pas quand il s'agissait pour eux d'avoir l'air d'être utiles.

Ils vivaient sur le village, pendant le temps qu'ils y séjournaient, soi-disant pour instruire les gens. Ils montraient à répartir une hâte toute relative. Si vous vous laissiez de les nourrir, c'est eux qui vous invitaient et vous servaient t... le dernier coq qui vous restât.

Voilà la question que les paysans se posaient. Il n'y avait plus de sécurité stable depuis un certain temps, à cause de la complaisance que ces gens-là apportaient à fourrer leur nez dans vos affaires, à tout contrôler.

Une onde de bousculade agita la file. Banda dut se courber, s'appuyer à sa charge pour ne pas tomber.

- C'est ça que tu n'aurais pas dû faire, Banda...

Il se retourna vivement et la considéra. Tiens ! elle était inquiète comme lui-même. Et les autres ? Il les scruta successivement en se penchant vers la chaussée pour mieux les voir. Ma foi, se dit-il, les voilà craintives. Peut-être que je devrais en envoyer trois dans l'autre queue ? Au fait, quel est le plus sévère des deux ? Mais il pouvait pas les comparer, ne voyant pas ce qui se passait devant lui. Quel est le plus sévère des deux contrôleurs ? Et puis non, ce n'est pas la peine : mon cacao est bon incontestablement.

- Banda, tu n'aurais pas dû...

- Qu'est-ce que je n'aurais pas dû faire ? demanda-t-il, nerveux, anxieux.

Tu aurais dû t'entendre avec lui... On ne risque pas deux cents kilogs de cacao comme-ça... Est-ce que tu ne pouvais pas essayer de t'entendre avec lui ?...

Je te l'ai déjà dit, tu devrais te méfier ; tu ne veux jamais faire comme tout le monde. Il paraît qu'on ne sait jamais avec un Contrôleur...

XXXXXXXXXX
XXXXXX
XXXXXX

FERDINAND OYONO

Né au Cameroun.

Comme MONGO BETTI, son arme est l'humour, l'humour noir.

Ses personnages pitoyables et ridicules sont le procès du colonialisme.

Le Vieux MEKA, notable de son village, reçoit à moitié ivre la Médaille dérisoire qui devrait le consoler d'une vie de misère et d'humiliations et de la mort de ses enfants.

Oeuvres : Le Vieux Nègre et la Médaille

Une vie de Boy.

FERDINAND OYONO

"LE VIEUX NEGRE ET LA MEDAILLE"

XXXXXXXXXX
XXXXXXXXXX
XXXX

(...) Il regarda du côté du Centre Commercial. Au même moment, le clairon retentit et mit tout le monde en émoi. Meka vit une grosse voiture noire arborant un petit drapeau tricolore rouler à vive allure en direction de la cour où il se trouvait. La voiture vint stationner devant M. Fouconi et son adjoint. Le commandant de Dour ouvrit une des portières. Deux blancs énormes en descendirent. Meka se demanda lequel des deux pouvait bien être le grand Chef qu'on attendait.

Les deux blancs, suivis de M. Fouconi et de son adjoint, passèrent et repassèrent devant les militaires, puis M. Fouconi les conduisit à la véranda de son bureau où les attendaient les blancs de Dour.

Quelques instants plus tard, M. Fouconi leur présenta le groupe des fonctionnaires indigènes puis celui des chefs où ils serrèrent quelques mains. Quand Meka les vit venir vers lui, il crut qu'une lame de couteau tranchait ses boyaux. Il serra les dents et banda ses muscles comme il le faisait en affrontant un danger. M. Fouconi le désigna de la pointe de son menton et se retourna vers ses chefs tout en leur parlant. Meka se demanda s'ils n'avaient pas deviné son envie. Il cilla et ferma les poings. Quand M. Fouconi se tut, les deux blancs lui tendirent à tour de rôle une main molle qu'il pressa comme du linge mouillé puis ils rejoignirent leurs congénères.

Meka n'en pouvait plus. Il faisait tellement chaud qu'il leva les yeux pour s'assurer que le soleil était encore bien au ciel et non sur son dos.

.../...

Qu'attendait-on pour lui donner la médaille ? Comment pouvait-on laisser un homme de son âge debout pendant une heure ? Aurait-on perdu, ou oublié la médaille qu'il attendait ? Cette pensée l'effraya. Que raconterait-il à ses amis, surtout à ceux devant qui il avait pris une certaine importance ? Ah ! ces blancs ! Rien n'était facile avec eux. S'ils couraient en marchant, ils étaient des tortues quand ils vous avaient promis quelque chose. Voilà qu'ils prenaient bien leur temps, là-bas, de l'autre côté de la cour, en éternisant les présentations et les salutations. Meka hochla la tête et regarda ses pieds. Il réprima un petit haut-le-corps. "J'ai les pieds de Nti ! J'ai les pieds de Paul Nti !" s'affola-t-il.

Il croisa ses mains sur son bas-ventre. Il en ressentit un grand bien.

Il se dépêcha de joindre les talons quand il vit les deux étrangers blancs, M. Fouconi, son adjoint et M. Pipiniakis venir vers lui. Il colla aussi fort qu'il put ses bras aux cuisses, redressa la tête et ne bougea plus. Il vit M. Pipiniakis se placer à côté de lui. M. Fouconi et les autres se tenaient à quelques pas devant eux.

Le clairon retentit ainsi que les roulements d'un tambour. L'un des gros blancs s'avança vers M. Pipiniakis.

"C'est lui, le grand Chef", se dit Meka.

Il ne sut avec quoi ni avec qui le comparer. Tout ce qui l'avait frappé c'était le volumineux dessous de son menton qui cachait à moitié son noeud de cravate.

Le grand Chef des blancs parlait comme à un sourd à M. Pipiniakis qui se tenait immobile comme une statue. Quand il termina, il prit une médaille dans un coffret que lui tendait l'adjoint de M. Fouconi, et l'épingla sur la poitrine de M. Pipiniakis. Meka vit ensuite que le gros Chef des

blancs empoignait les épaules du Grec et appuyait ses joues contre les siennes. Chaque mouvement faisait trembler le dessous de son menton semblable à un vieux sein couleur de latérite.

Ce fut le tour de Meka. Le grand Chef des blancs se mit à vociférer devant lui. Selon qu'il ouvrait ou fermait les lèvres, sa mâchoire inférieure s'abaissait et se relevait, gonflant et dégonflant le dessous de son menton. Il prit une autre médaille dans le coffret et s'avança vers Meka en parlant. Meka eut le temps de constater qu'elle ne ressemblait pas à celle du Grec.

Le Chef des blancs lui arrivait à l'épaule. Meka baissa les yeux sur lui au moment où il lui épinglait la médaille sur la poitrine. Meka sentait son souffle chaud à travers sa veste kaki. Le Chef des blancs transpirait comme un lutteur. On eût dit que la pluie était tombée sur son dos. Une grande plaque humide s'étendait de ses épaules jusqu'à ses fesses.

Meka se demanda avec angoisse s'il allait lui coller son jabot humide sur chaque épaule comme il l'avait fait à M. Pipiniakis. Il respira quand le Chef des blancs, après avoir accroché la médaille, recula de quelques pas et lui serra la main. Meka l'engloutit dans la sienne comme du coton mouillé.

Meka regarde de biais sa poitrine. La médaille était bien là, épinglée sur sa veste kaki. Il sourit, leva la tête et s'aperçut qu'il chantait en sourdine tandis que tout son visage battait la mesure. Son torse ondula malgré lui pendant que ses genoux fléchissaient et se détendaient comme un ressort. Il ne souffrait plus et n'entendit même pas ses os craquer. La chaleur, son besoin, la douleur qu'il avait aux pieds, tout avait disparu comme par enchantement. Il regarda encore la médaille. Il sentit que son cou grandissait. Qui, sa tête montait, montait comme la tour de Babel à l'assaut du ciel. Son front touchait les nuages. Ses longs bras se soulevaient imperceptiblement comme les ailes d'un oiseau prêt à s'envoler...

"La maraite dans laquelle on a préparé le bouc garde longtemps son arôme", se disait-il. Qui prétendait que les Meka étaient finis ? N'en était-il...

.../...

il pas un, lui, un Meka, le seul indigène de Dowa que soit venu décorer le Chef des blancs ? Oui, il était connu à Timba, son nom avait traversé les mers, franchi les montagnes et était arrivé à l'oreille du grand Chef des Blancs qui avait envoyé un autre grand Chef le décorer à Dowa. Et ça, tout le monde avait vu comment la main même du Haut-Commissaire avait épinglé la médaille sur sa poitrine.

Le grand Chef des blancs, entouré de son second, de M. Fouconi et de son adjoint, s'immobilisa au milieu de la cour, face à Meka. M. Fouconi appela du doigt l'interprète que Meka avait rencontré quelques jours auparavant à son bureau. Le fonctionnaire indigène, casque bas, courut vers Meka et lui dit que le Chef des blancs et le commandant l'invitaient à boire et à manger toute la journée, et qu'on allait commencer à boire au Foyer Africain. Meka rejeta la tête en arrière en signe d'assentiment. L'interprète lui dit d'aller se placer avec les officiels et M. Pipiniakis. Meka, tête haute, traversa la cour et, dédaignant de se placer à côté du Grec, se tint à côté de l'adjoint de M. Fouconi.

Le clairon retentit. Les militaires commencèrent à défiler au son de la Marche Lorraine. Ils tournaient brusquement la tête vers le grand Chef des blancs qui avait porté la main à la visière de son képi.

Meka, très impressionné, regardait, les yeux exorbités, les beaux fusils qui passaient et repassaient devant lui. Que pouvait-on contre les descendants de Japhet ? Il pensa à son vieux fusil indigène. Dire que son père avait voulu venir à bout des blancs avec ça ! il chercha vainement la bombe à fumée dont avait parlé André Obébé. Mais aucun militaire ne portait la grosse boule noire qu'avait conçue son imagination. Meka se mit à compter intérieurement les fusils. Il s'embrouilla, essaya de recommencer, s'embrouilla encore. Il pensait maintenant aux gorilles, ces sales bêtes qui dévastaient ses champs de bananiers. Si on lui donnait l'un de ces fusils inutiles, un seul ! eh bien ! les gorilles sauraient à qui parler. Il résolut de demander un fusil au grand Chef des blancs. Que pouvait lui coûter de lui en donner

un ? Cette idée germa si bien dans sa tête qu'il se mit à regarder alternativement le grand Chef des blancs et M. Fouconi. L'adjoint le foudroya du regard. Meka remua les lèvres, fit un pas en avant. L'adjoint, d'un geste impérieux, lui fit signe de reculer. Meka ressentit un grand battement dans ses pieds. Il se passa la paume sur le visage. L'adjoint haussa les épaules et ne s'intéressa plus à lui. La gorge serrée, Meka joignit les talons et s'inclina un peu plus pour voir disparaître le dernier fusil du défilé. Quand il se redressa, l'adjoint le foudroya encore du regard. Meka sentit revenir son envie.

Kolara, les yeux humides de joie, avait suivi la remise de la médaille à son mari. Quand le blanc serra la main de Meka, elle crut que son cœur s'arrêtait.

— Voilà quelqu'un ! disait-on autour d'elle. On ne peut pas dire qu'il n'y a pas de grand homme à Doum !

— Moi, je dis qu'on aurait mieux fait de l'habiller de médailles ! avait lancé une mauvaise langue. Cela aurait été un peu plus juste ! Il a bien perdu ses terres et ses fils pour ça...

C'était la fausse note qui avait douché l'enthousiasme de Kolara. Elle comprit que sa douleur était encore vivace et que rien ne la consolerait de la perte de ses deux fils. Elle dénoua son foulard et se l'enfonça dans la bouche pour ne pas crier.

— Qu'est-il arrivé à cette vieille femme ? demanda quelqu'un. A-t-elle une douleur quelque part ?

Une femme lui prit les épaules. Kolara se mit à pleurer de toutes ses larmes sur l'épaule de la femme qui se mit à pleurer avec elle. Les hommes détournèrent les yeux.

— Bon Dieu ! Que peut bien avoir cette vieille femme ? demanda-t-on encore.

.../...

Kelara sentait la boule qui lui était montée à la gorge fondre au fur et à mesure qu'elle pleurait. Quand elle ne la sentit plus, elle remercia la femme qui l'avait soutenue. Puis elle se jucha sur ses orteils pour regarder dans la cour où s'achevait le défilé. Elle vit son mari, le crâne lui-sant au soleil, sourire bêtement au Chef des blancs. Elle ne sut ce qui se passa en elle. Meka lui apparut comme quelqu'un qu'elle n'avait encore jamais vu. Était-ce bien son mari qui souriait là-bas ? Elle regarda la paire de savates qu'elle tenait enroulées dans un journal sous le bras puis se dressa encore sur ses orteils. L'homme qui riait là-bas ne lui était rien. Elle eut peur d'elle-même et se frotta les yeux pour regarder encore Meka. Les commissures de ses lèvres s'abaissèrent en une moue néprisante. Elle se fraya un passage jusqu'à un jeune homme dégingandé à qui elle serra la main. Celui-ci, complètement interloqué, la regarda, bouche ouverte.

— C'est toi qui es parlé tout à l'heure, lui dit-elle. Merci, c'est le Saint-Esprit qui a parlé par ta bouche.

— Le jeune homme voulut d'abord protester, puis, se ravisant, se passa la paume sur les lèvres.

— Bon Dieu de Bon Dieu ! qu'est-ce que j'ai encore lâché ? se demanda-t-il tout haut.

— Ça alors ! dit son voisin, un autre jeune homme de petite taille qu'on aurait pu facilement confondre avec un Chinois. C'est toi qui as fait pleurer cette vieille femme tout à l'heure...

Quand le jeune homme dégingandé, complètement affolé, se retourna pour s'excuser auprès de Kelara, elle avait disparu.

— Je ne comprends pas ! dit-il. Ne serait-ce pas la femme de ce type qu'on vient de décorer là-bas ? demanda-t-il à son voisin.

— Peut-être bien que oui, car elle a commencé à pleurer quand tu as

dit que le type qu'on vient de décorer mérite beaucoup d'autres médailles... Comment sais-tu qu'il avait perdu ses terres et ses fils pour la médaille qu'on vient de lui donner ?

— C'est le commandant qui racontait ça hier soir à table à M. Pipiniakis. Tu oublies que je suis le boy du commandant...

Les deux jeunes gens ne s'adressèrent plus la parole.

Dans la véranda du bureau de M. Fouconi, Meka faisait le seul point noir et kaki au milieu des complets blancs des Européens de Doum. Il s'efforçait de multiplier les sourires pour les intéresser. De temps en temps, une main blanche passait sur son crâne, sur ses oreilles avant d'admirer négligemment la médaille qui pendait sur sa poitrine. Il était tout heureux de constater que personne d'autre, parmi les blancs, ne portait de médaille semblable à la sienne. Il avait fait le sourire le plus grand qu'il pouvait au Père Vandermeyer quand celui-ci lui avait tapoté l'épaule et dit avec un sourire en coin qu'il était devenu un grand type.

Meka ne sut comment il s'était retrouvé à l'extérieur du cercle que les blancs avaient formé autour de leur grand Chef. Ses congénères dansaient déjà dans la cour. Les tam-tams avaient succédé au défilé.

Meka ne savait à qui s'adresser pour demander quand on allait se rendre au Foyer Africain. Il alla tapoter l'épaule du Père Vandermeyer, qui le fusilla du regard tout en l'écartant d'un mouvement violent du revers de la main. Meka, complètement abasourdi, porta sa main à son menton en ouvrant la bouche comme un poisson. Non, ce n'était pas possible, le Père Vandermeyer ne pouvait lui répondre de cette façon ?

Meka s'éloigna de quelques pas et alla s'appuyer contre le mur. Il allongea ses jambes et posa ses mains sur ses hanches. Il hochait plusieurs fois la tête puis elle ne bougea plus. L'étonnement lui laissait la bouche ouverte comme la gueule d'un animal étranglé. Il fixait le sol, bêtement

.../...

fasciné comme si le ciment avait eu des yeux de serpent. Il ne regardait plus le groupe des blancs et seul le brouhaha de leur conversation lui parvenait. Où est-ce qu'il avait entendu les blancs parler comme cela, sans qu'il les comprît ni ne les vit ? Il prit sa tête dans ses mains et se mit à se presser les tempes comme s'il eût voulu faire sortir le souvenir fugace du chaos de sa mémoire. Il fronça les sourcils puis son visage se détendit. Il avait trouvé : c'était au phonographe ! il ferma les yeux et chassa le Père Vandermyer, M. Fouconi et le grand Chef des blancs de ses pensées.

C'est à ce moment qu'on lui tapota sur l'épaule. Meka, bien avant d'ouvrir les yeux, sentit le Père Vandermyer. Il reconnaissait bien sa façon de frapper sur l'épaule de ses fidèles quand il passait derrière eux le dimanche pour ramasser l'argent au Credo.

— As-tu la maladie du sommeil ? lui demanda-t-il dans un mauvais provençal.

Il se mit à rire, puis le rire se figea sur ses lèvres. Meka venait de lui lancer la première cellade courroucée de sa vie.

— Es-tu malade, as-tu mal quelque part ? bégaya le Père Vandermyer.

— Non, non Père, je suis un peu fatigué, mentit Meka.

— Tu te remonteras tout à l'heure, au Foyer Africain ! lui dit le prêtre en lui tirant l'oreille.

— Oui, mon Père, répondit Meka.

Le Père Vandermyer, quand il avait repoussé Meka, avait réalisé à retardement qu'il avait mordu imprudemment ses griffes et il se demandait si Meka s'en était aperçu. Il voulait s'en assurer et, ne sentant plus Meka sur ses talons, il était allé lui parler. Rassuré, puisqu'il n'avait rien remarqué sur le visage de Meka, il rejoignit ses congénères.

Enfin M. Fouconi parla du vin d'honneur. Le cercle des Européens se fendit pour laisser passer le Haut-Commissaire. Quand Meka l'aperçut, il se redressa et tira les pans de sa veste. Le Haut-Commissaire descendit l'escalier et lui sourit. Les blancs s'engouffrèrent dans leurs voitures. Le Père Vandermayer, seul dans la cabine, invita Meka à monter derrière son pick-up. La voiture du Haut-Commissaire démarra d'abord. Celles de Fouconi, de Gosier d'oiseau, du Père Vandermayer la suivirent ensuite, Meka, assis sur une caisse à vin de messe, enleva ses souliers.

NOUVEAU
MONTAGNE
MONTAGNE

LEOPOLD SEDAR SENGHOR

Né en 1906 au Sénégal. Agrégé de l'Université en 1935.

Prisonnier durant la guerre de 1939-45.

Initiateur avec Césaire du mouvement de la Négritude.

Député du Sénégal à l'Assemblée Constituante Française, Secrétaire d'Etat à la Présidence du Conseil de la République, semble se plaisir à assurer la liaison entre l'Europe et l'Afrique.

Devient Président de la République du Sénégal en 1960.

Se fait le champion de la coopération avec l'Occident.

Sa poésie est l'altère magnification d'une Afrique "de Moyen-Age".

Oeuvres : Chants d'ombre

Hosties Noires

Ethiopiennes

Nocturnes.

LEOPOLD SEDAR SENGHOR

ETHIOPIQUES - POEMES

XXXXXXXXXX
XXXXXXXXXX
XXXX

(pour khalam)

Je ne sais en quels temps c'était, je confonds
toujours l'enfance et l'Eden
Comme je mêle la Mort et la Vie — un pont de
douceur les relie.
Or je revenais de Fa'oye, m'étant abreuvé à la
tombe solennelle
Comme les lamantins s'abreuvent à la fontaine
de Simal.
Or je revenais de Fa'oye, et l'horreur était au
zénith
Et c'était l'heure où l'on voit les Esprits, quand
la lumière est transparente
Et il fallait s'écarter des sentiers, pour éviter leur
main fraternelle et mortelle.
L'âme d'un village battait à l'horizon. Etait-ce
des vivants ou des Morts ?
" Puisse mon poème de paix être l'eau clame sur
tes pieds et ton visage
" Et que l'ombre de notre cour soit fraîche à ton
coeur", me dit-elle.
Ses mains polies me revêtirent d'un pagne de soie
et d'estime
Son discours me charma de tout mets délectable
— douceur du lait de la mi-nuit
Et son sourire était plus mélodieux que le khalam
de son dyáli.

L'étoile du matin vint s'asseoir parat nous, et
nous pleurâmes délicieusement.

— Ma soeur exquise, garde donc ces grains d'or,
qu'ils chantent l'éclat sombre de ta gorge.

Ils étaient pour ma fiancée belle, et je n'avais pas
de fiancée.

— Mon frère élu, dis-moi ton nom. Il doit réson-
ner haut comme un sorong

Rutiler comme le sabre au soleil. Oh ! chante
seulement ton nom.

Mon coeur est un coffret de bois précieux, ma
tête un vieux parchemin de Djenné.

Chante seulement ton lignage, que ma mémoire
te réponde.

Je ne sais en quels tem ps c'était, je confonds
toujours présent et passé

Comme je mêle la Mort et la Vie — un pont de
douceur les relie.

LEOPOLD SEDAR SENGHOR

Chants d'ombre suivi de Hosties noires

POEMES

XXXXXXXXXXXX
XXXX
X

FEMME NOIRE

Femme nue, femme noire
Vêtue de ta couleur qui est vie, de ta forme qui est
beauté !
J'ai grandi à ton ombre ; la douceur de tes mains bandait
mes yeux.
Et voilà qu'au coeur de l'Été et de Midi, je te découvre
Terre promise, du haut d'un haut col calciné
Et ta beauté me foudroie en plein coeur, comme l'éclair
d'un aigle.
Femme nue, femme obscure
Fruit mûr à la chair ferme, sombres extases du vin noir,
bouche qui fais lyrique ma bouche
Savane aux horizons purs, savane qui frémis aux
caresses ferventes du Vent d'Est
Tamtam sculpté, tantam tendu qui gronde sous les
doigts du Vainqueur
Ta voix grave de contre-alto est le chant spirituel de
l'Aimée.
Femme nue, femme obscure
Huile que ne ride nul souffle, huile calme aux flancs
de l'athlète, aux flancs des princes du Mali
Gazelle aux attaches célestes, les perles sont étoiles sur
la nuit de ta peau
Délices des jeux de l'esprit, les reflets de l'or rouge sur
ta peau qui se moire

A l'ombre de ta chevelure, s'éclaire mon angoisse aux
soleils prochains de tes yeux.

Femme nue, femme noire

Je chante ta beauté qui passe, forme que je fixe dans
l'Eternel,

Avant que le Destin jaloux ne te réduise en cendres
pour nourrir les racines de la vie.

XXXXXXXXXXXX
XXXXXXXXXXXX
X

NUIT DE SINE

Femme, pose sur mon front tes mains balsamiques,
tes mains douces plus que fourrure.

Là-haut les palmes balancées qui bruissent dans la
haute brise nocturne

A peine. Pas même la chanson de nourrice.

Qu'il nous berce, le silence rythmé.

Écoutons son chant, écoutons battre notre sang sombre,
écoutons

Battre le pouls profond de l'Afrique dans la brume des
villages perdus.

Voici que décline la lune lasse vers son lit de mer étale

Voici que s'assoupissent les éclats de rire, que les
conteurs eux-mêmes

Dodelinent de la tête comme l'enfant sur le dos de sa
mère

Voici que les pieds des danseurs s'alourdissent, que
s'alourdit la langue des chœurs alternés.

C'est l'heure des étoiles et de la Nuit qui songe

S'accoude à cette colline de nuages, drapée dans son
long pagne de lait,

Les toits des cases luisent tendrement. Que disent-ils,
si confidentiels, aux étoiles ?

Dedans, le foyer s'éteint dans l'intimité d'odeurs âcres
et douces.

Femme, allume la lampe au beurre clair, que causent
autour les ancêtres comme les parents, les enfants
au lit.

Écoutons la voix des Anciens D'Elissa. Comme nous
exilés

Ils n'ont pas voulu mourir, que se perdît par les sables
leur torrent séminal.

Que j'écoute, dans la case enfumée que visite un reflet
d'âmes propices

Ma tête sur ton sein chaud comme un dang au sortir
du feu et fumant

Que je respire l'odeur de nos Morts, que je recueille et
redise leur voix vivante, que j'apprenne à

Vivre avant de descendre, au delà du plongeur, dans
les hautes profondeurs du sommeil.

XXXXXXXXXX
XXXXXX
X

M O N G O B E T I

LE PAUVRE CHRIST DE BOMBA

L'Administrateur considérait le R.P.S. avec une curiosité inquiète et qu'il semblait dissimuler.

- Voyez-vous, a repris le R.P.S., je préfère n'avoir jamais à rendre compte à Dieu de la colonisation ; je ne voudrais pas être à votre place. Vous me direz que je suis une exception parmi les missionnaires : c'est vrai, hélas ! et vous n'en voyez chagriné, Voyez : de deux choses l'une ; ou je reste dans ce pays en même temps que vous, près de vous, et alors je vous aide à coloniser, fatalement ; je vous déblaie d'abord le terrain et plus tard j'assure vos arrières, et c'est d'ailleurs ainsi que vous concevez notre rôle, n'est-ce pas ? Ou alors je christianise le pays ; dans ce cas, le mieux c'est que je me tienne à l'écart tant que vous y êtes encore.

- Mais ce n'est pas ce que vous disiez tout à l'heure ; ce n'est pas ainsi que vous justifiez votre départ tantôt !

- C'est justement le deuxième motif.

- Mon Père, pourquoi n'essayez-vous pas de m'expliquer une bonne fois les rôles respectifs, selon vous, de l'administrateur et du missionnaire ? Pourquoi n'essayez-vous pas de me dire en quoi ils s'opposent ? Hein, mon Père, pourquoi ne le faites-vous pas ? Fût-ce simplement pour me rendre service ?

Le R.P.S. a dit :

- Je ne peux pas le formuler ainsi... dans l'abstrait. Je vous ai dit que tout cela n'était pas encore très clair dans mon esprit. Je m'aperçois que ce que j'aurais dû faire, c'est tenir un journal extrêmement minutieux depuis mon arrivée ici. Peut-être, en juxtaposant les faits, en les étudiant,

pourrais-je aujourd'hui bâtir une petite théorie.

Il s'est tu. La joue appuyée sur sa main gauche, l'oeil fixé sur la table, il griffonnait des caractères indéchiffrables sur une feuille, mécaniquement.

- Voyez-vous, a-t-il repris, je ne pourrais même pas vous raconter ma vie. Je ne sais pas, il me semble parfois que je ne vois plus très clair, que je deviens presque maboul. Oh ! ce n'est pas le climat, non !... Je suis parti de France, animé par une ardeur d'apôtre. Je n'avais qu'une idée en tête, qu'une ambition dans mon coeur : étendre le règne du Christ. L'Europe, rationaliste, scientiste, pleine de morgue, trop consciente, m'écœurait. Je choisis les déshérités, du moins ceux que je prenais pour tels ; j'étais un naïf ; car les vrais déshérités, est-ce nous ou eux ?... A mon arrivée dans ce pays, il y a une vingtaine d'années, le Christ n'y était pas totalement inconnu : les missionnaires allemands nous avaient précédés. J'ai trouvé une population prête à m'écouter avec complaisance, attentive jusqu'à l'obséquiosité. Je me suis livré au prosélytisme. Je ne me suis pas posé de question. L'extraordinaire attention qu'ils montraient, je l'ai prise pour le besoin du Christ ; leur extraordinaire docilité, pour la complaisance que doit témoigner quiconque découvre le Christ. A aucun moment, je n'ai pris conscience que je me trouvais dans un pays colonisé, ni que des populations colonisées pouvaient présenter certaines caractéristiques spéciales. J'étais en présence de gens qui obéissaient au moindre signe de mon petit doigt. Je me suis mis à jouer les autocrates. Je commandais, ils exécutaient. J'ai édifié des écoles, des églises, des maisons, presque une ville, la mission catholique de Bomba. Je ne me demandais guère en quoi toutes ces réalisations extérieures concernaient le Christ. Bref, je me suis institué administrateur, comme vous, monsieur Vidal ! Oui, comme vous ! Cela a duré longtemps...

Maintenant, le R.P.S. feuilletait dans les registres de Kouma. Je suis certain qu'il n'ellisait pas, tellement il feuilletait vite.

— ... Cela aurait d'ailleurs duré plus longtemps, si tout à coup je n'avais constaté chez eux comme... une volte-face dont les hommes avaient

pris la tête. Je me suis énervé, j'ai tempêté, rien n'y a fait. Ce n'étaient plus les mêmes gens. Je ne les reconnaissais plus. Je ne comprenais pas qu'ils m'avaient épié, qu'ils m'avaient jugé, que je les avais déçus...

Il n'arrêtait pas de feuilleter les registres.

— ... Cette résistance présentait un caractère aigu dans le secteur où nous sommes maintenant, le pays des Tala, ces fameux Tala... J'ai tout essayé avec eux. Rien à faire ! Je ne pouvais pourtant pas me passer des Tala : ils sont de loin les plus nombreux. J'ai donc conçu, il n'y a pas longtemps, un petit stratagème à moi. Mon Dieu ! dire que j'ai fondé tant d'espairs sur cette petite idée ! Dire qu'à cause d'elle je me suis élevé dans mon esprit au niveau de Napoléon traçant sur une carte ce fameux plan qui devait lui valoir la victoire d'Austerlitz. Ce que c'est qu'une illusion ! Eh bien, pour tout vous dire, voici mon stratagème. Il s'agissait tout simplement de laisser les Tala deux ans à l'abandon : ils éprouveraient comme une faim de moi, comme une fringale du Christ. Tout à coup, je surgirais et ce serait le miracle : ils accouraient à moi, m'embrasseraient, se réjouiraient de m'avoir retrouvé. Quelle belle victoire, n'est-ce pas ? Seulement, elle n'a jamais existé que dans mon imagination, ainsi qu'il arrive chez tous les vaincus, à tous les amoureux éconduits. Je n'avais rien compris à rien. Je n'avais pas compris que mon arrêt avait été prononcé, de même qu'un jeune homme ne réussit pas à admettre que la jeune fille de ses rêves l'ait réellement dédaigné. Seules, les femmes semblent avoir été affectées par ma longue absence. Mais qu'est-ce que cela signifie ? De même, que signifie l'hypocrisie des gens de la route ? Ceux-là, ils vont à la messe, ils se confessent, ils communient, ils m'entourent d'égards. Mais ce sont ceux-là mêmes que décine proprement une colonisation qui ne le cède nullement en virulence aux pestes terribles qui ravagèrent nos villes du moyen-âge. Travaux forcés, corvées, bastonnades, emprisonnements arbitraires... Voilà deux phénomènes parallèles. Sont-ils liés par un rapport de cause à effet ? Je ne sais mais je ne puis m'empêcher de les articuler...

Pendant un long moment, le R.P.S. a fumé, silencieux. Puis il a repris :

... Je me persuade de plus en plus qu'à force d'y réfléchir, je finirai bien par percer à jour l'énigme des gens de la route. Leur adhésion, toute formelle, au christianisme, ne serait-elle pas une réaction de défense, de même que cette petite bête... comment l'appellez-vous ?... le caréléon adopte provisoirement la couleur de la forêt afin d'échapper à la vue de l'âtre qui peut être une menace pour sa vie ? Monsieur Vidal, vous connaissez encore mal ce peuple : on ne le comprend pas facilement. Il doit d'ailleurs en être ainsi de tous les peuples opprimés. Leur réactions peuvent paraître étranges au premier abord. Devant la violence, ils ne se dressent pas, comme le chêne de notre La Fontaine, non ! Ils plient : leur histoire leur a appris à plier. Mes chrétiens de la route plient, en consentant à devenir chrétiens pour la forme. Oh ! ce ne sont pas des imbéciles. Ils ont bien vu la sorte de déférence, de respect superstitieux que vous autres, colons, témoignez aux missionnaires et en général aux choses de la religion, même quand vous ne la pratiquez pas. L'aspect formel de la religion : prières, genuflexions, signes de la croix, incantations, images des saints, crucifix, en fait, tout est là pour eux. Quelle revanche pour leur humanité outragée ! "Mais voyez-mous donc à l'aise dans vos mystères ! Pourquoi vous obstiner à nous mépriser ?"

Après une pause, le R.P.S. a continué :

— Par contre, ceux d'ici, ceux qui sont encore libres chez eux, les seuls qui puissent encore choisir — oui, je dis bien, choisir — ceux-là, ils restent chrétiens juste quelques mois, juste le temps que la curiosité leur passe, et alors ils s'en détournent sans regret, sans nostalgie. Alors ?... J'ai aussi observé la sorte de collusion de fait avec les colons, dans laquelle tout missionnaire tombe fatalement dans ce pays et qui est une véritable trahison vis-à-vis des Noirs. J'ai dit fatalement, mais cette trahison est-elle vraiment inéluctable ? Je ne puis le savoir ; je voudrais bien le savoir. Pour le moment, je sais que nous nous protégez et que nous déblayons le terrain pour vous, en préparant les esprits, en les rendant dociles... C'est une chose bien triste. Je suis enfermé dans ma race européenne, dans ma peau blanche : plus ça va, plus ils se complaisent à me la

jeter à la figure. Ceux d'ici me disent souvent, quand je les excède :
"Oh ! et puis, tu n'es qu'un Blanc... Et Jésus-Christ, est-ce que ce
n'était pas un Blanc aussi ?" Ce qui veut dire : "Tu portes une soutane
mais c'est encore pour mieux nous posséder". Ils ont compris, eux, au
moins, que vous êtes surtout ici pour les posséder, hein, mon petit
Vidal, tout n'est pas facile,...

Le R.P.S. s'est mis à rire très haut.

XXXXXXXXXXXX
XXXXXXXXXXXX
XXXXXXXXXXXX

SEYDOU BADIAN

Né au Mali.

Oeuvres : Chaka

Les dirigeants d'Afrique Noire.

SEYDOU BADIAN

LA MORT DE CHAKA

XXXXXXXXXX

XXXXX

X

MAP O

(dépose sa lance)

Mes amis, j'ai entendu et médité ce qui vient d'être dit. Il est vrai que nous avons souvent murmuré autour des erreurs de Chaka. Il y a eu du sang le long de notre chemin, trop de sang ! Chaka demande à l'homme toujours plus qu'il ne peut donner. Je le reconnais. Mais, comme l'a dit tout à l'heure Malhagana, faisons un retour en arrière. Qu'étions-nous avant Chaka ? Une poussière de peuplades affaiblies, dominées par les autres tribus. L'une d'elles voulait-elle se dégourdir les jambes, elle fondait sur nous, enlevait nos femmes, nos enfants, notre bétail, brûlait nos cases et s'en allait, laissant derrière elle les larmes, les villages fumants, la terreur et la désolation. Vous souvenez-vous ? Les fauves, la nuit, entraient dans les villages, enlevaient animaux, enfants et s'en allaient impunément. Nous payions tribut à tous nos voisins. Et cependant aucun ne nous épargnait. C'est dans cette atmosphère qu'est né Chaka. Aujourd'hui, nous sommes craints de tout le monde. On nous paye tribut. Les villages sont protégés par les guerriers. Les enfants, les mères n'ont plus peur la nuit des pillards et des fauves. Chaka a donné un nom nouveau à notre peuple afin qu'il ait éternellement confiance en sa destinée, "Amazoulou", les enfants du ciel ! Ce nom, à lui seul, fait trembler nos ennemis. Chaka nous a enseigné, aux Généraux comme aux guerriers, l'art de la guerre. Est-il nécessaire d'insister sur ce point ? Chaka a quelque chose qu'il faut lui reconnaître : il ne s'est jamais cru trop grand pour nous. Quelqu'un a-t-il la fièvre ? Chaka est là. Un enfant ne va pas bien, Chaka l'envoie chercher et le fait soigner par ses guérisseurs. Chaka com-

.../...

met des erreurs, des excès. Oui, mais lequel d'entre nous lui en a fait la remarque ? En vérité, la faute est de notre côté. Pour ne pas méconter Chaka, aucun d'entre nous n'ose lui dire : ceci n'est pas bien ! Chacun pense à son grade. Nous l'avons laissé seul ! Nous avons souvent applaudi à certaines initiatives que nous n'approuvions pourtant pas. Aujourd'hui, sans aucune explication, il est question de se débarrasser de lui.

Non ! Je suis de l'avis de Dingana.

Voyons-le ! S'il nous met à mort, c'est pour le peuple zoulou ! S'il nous laisse la vie et qu'il reste le même, nous aurons le courage de lui rendre ses lances de chefs de guerre.

MALHAGANA

Non ! Non ! on ne peut rien dire à Chaka sur ce qu'il fait. Il n'aime pas la vérité ! Ce qui lui fait plaisir, c'est de s'entendre approuver, c'est d'écouter ses propres louanges. Lui dire tout ce que nous avons envie de lui dire, c'est se classer parmi ses ennemis.

M A P O

Ce n'est pas vrai ! Chaka n'est pas ainsi !

A vous, ses proches, de lui parler ! Si vous êtes fatigués, rendez-lui vos lances. Ne trahissez pas à la fois et le peuple zoulou et Chaka.

MALHAGANA

Tu es fou !

M A P O

Serais-tu jaloux de Chaka ?

.../...

DINGANA

Allons ! Allons ! mes amis, laissez-nous entendre les autres !

OUMSELE

Je pense qu'il faut le voir et lui parler. Mais pour cela, nous formerons deux groupes. Par mesure de prudence, seule le premier groupe, dont je demande à faire partie, le verra. S'il nous met à mort, le deuxième se chargera de lui.

MYODZI

Inutile de le voir. S'il ne nous met pas à mort, il nous enlèvera le commandement, dressera le peuple contre nous et nous ne pourrions plus rien. Ou alors, si on doit lui parler, attendons la fin de cette bataille. Nous serons, surtout si nous sommes victorieux, assez forts pour lui parler.

MALHAGANA

Il me semble que c'est cette guerre qu'il faut éviter. Nous avons les plus puissantes armées en face ! L'ennemi est au moins trois fois plus nombreux que nous !

MYODZI

Cela est-il vrai ? Toutes les armées du Sud ?

DINGANA

Oui, je le crains. Notre peuple risque d'être détruit !

(Entre Notibé. Elle bat des mains)

.../...

NOTIBE

Je vous salue, les hommes, mes aînés !

UNE VOIX

Que viens-tu faire ici ?

NOTIBE

Votre soeur, toujours prête à vous servir, peut-elle vous parler ?

MAPO

Non ! Non ! De quoi te mêles-tu, Notibé ?

(Protestations diverses)

MYODZI

Mes amis, laissez-la parler. On apprend beaucoup des femmes.
Parle, Notibé !

Voilà, j'ai entendu tout ce qui a été dit. On a parlé de sang. C'est juste. On a parlé de violence, d'abus, d'excès. Tout cela est vrai. Il y a beaucoup de sang sur notre route, depuis le début du règne de Chaka. Du sang des ennemis, du sang des nôtres, du sang sur les champs de bataille, du sang sur nos places publiques. Mais vous ne pouvez pour autant abandonner Chaka ! Allez à lui s'il fait mal et dites-le lui ! S'il est mécontent parce que vous avez dit la vérité, si ce n'est que la vérité, il finira par la reconnaître !

UNE VOIX

Et s'il nous massacre ?

.../...

NOTIBE

Il ne peut tuer tout le monde. Même s'il en tue deux ou trois, il finira par comprendre que tuer n'est pas toujours la bonne solution. Je sais qu'aller à Chaka avec un avis contraire au sien comporte un danger ! Mais je sais aussi que la mort ne vous fait pas peur. Vous l'affrontez tous les jours sur les champs de bataille, pour Chaka et pour le peuple zoulou, dites-lui la vérité. Dites-lui non, pour lui et pour tous. C'est là votre rôle d'hommes. Mais ne l'abandonnez pas, ne l'assassinez pas !

UNE VOIX

Qui a parlé d'assassinat ?

NOTIBE

Nous nous comprenons, n'est-ce pas ?

Avant Chaka, ni nos récoltes, ni nos enfants ne nous appartenaient ! Nous étions les jouets des autres. On nous tournait en dérision. On nous pillait, on nous massacrait. En un mot, nous étions le peuple esclave. Vous souvenez-vous ? J'ai une dette particulière envers Chaka ! J'étais cette jeune fille qu'une hyène a enlevée un soir dans une case. Il faisait noir. J'ai crié, crié. C'était l'époque de la terreur. Chacun s'enfermait, tremblait, nul ne sortait. Pour la première fois, ce soir-là, un jeune homme a osé affronter la maudite hyène. Cet homme, c'était Chaka ! Il a tué la bête et m'a squé la vie ! Souvenez-vous, il a également affronté, seul, un lion, à l'époque, et l'a tué. Par l'action de Chaka, les fauves ont reculé ; les hommes se sont mis à genoux devant nous. Tout cela a demandé du sang ! Mais, avant Chaka, le nôtre seul coulait, et coulait impunément. Nous vi-

.../...

vions dans la peur, dans la famine. Un tel homme ne mérite pas d'être trahi par les siens. Nous serions maudits par N'Kouloun-Kouloun. Voilà ce que je tenais à vous dire ! Je suis votre soeur, prête à vous servir ; je vous porte de l'eau quand vous avez soif, je vous porte à manger quand vous le désirez ; je ne peux être autre chose que ce que vous voulez que je sois. C'est moi qui vous compose des louanges, c'est moi qui les chante. Je suis la première à être fière de vos exploits, mais si également on dit du mal de vous, je suis la première à en souffrir. C'est compte tenu de tout cela que je vous demande à genoux de réfléchir. Si aujourd'hui un malheur arrive entre vous et Chaka, tout le monde en souffrira. Si vous abandonnez Chaka, aujourd'hui, les chansons le diront demain à tous nos enfants ; vos noms seront portés de génération en génération. Ce que je dis de Chaka, c'est ce que pense de lui le peuple en général. Ce n'est donc pas le chef que je défends, mais je voudrais pouvoir être fière de vous, avoir toujours la tête haute parmi mes compagnes. C'est pour vous que je parle !

SEMBENE OUSMANE

Né au Mali.

Romancier imparfait, mais dont la technique s'améliore d'ouvrage en ouvrage, S. Ousmane est le seul écrivain africain qui nous ait montré le peuple en lutte.

"Le Docker Noir" dont l'action se passe en France, est surtout la peinture des essais de lutte des "parias", ceux que le chômage et la misère forcent à s'exiler.

"Les Bouts de Bois de Dieu", sont le long récit d'une grève qui triomphera grâce au courage et à la patience des hommes et des femmes, des femmes surtout auxquelles l'épreuve forge une nouvelle âme.

Oeuvres :

Le Docker Noir

Les Bouts de Bois de Dieu

L'Harmattan

Voltaire.

SEMBENE OUSMANE
LE DOCKER NOIR - ROMAN

XXXXXXXXXXXX
XXXXXX
X

Non seulement le travail était dur, mais l'hiver rendait les ouvriers hargneux. Les puies et le vent glaçaient les doigts, les oreilles semblaient se fendre ; la première vacation se faisait en gardant les vestes. Les fruits arrivaient abondamment des divers coins d'Afrique. Entre l'abrutissement et l'abattement dûs au surmenage, Diaw Falla allait de jour en jour à un dépérissement mental, ses nerfs remontaient à la surface de sa peau. Chaque fin de journée il se promettait de ne pas revenir le lendemain, et le lendemain, il était le premier à venir. Souvent indécis, il projetait de rentrer au Sénégal, mais pour cela, il espérait dans son livre.

Les mois s'écoulaient sans nouvelle de Paris, ce qui l'irritait de plus en plus.

Depuis quatre jours sans discontinuer, il pleuvait. Le système du plateau à filet surchargé d'agrumes abrutissait les hommes ; à bord ils n'avaient pas le temps de griller une cigarette. Ils avaient travaillé la veille sous l'averse, et celle d'aujourd'hui était plus drue. Le mécontentement général se manifestait dans leur manière de faire et de parler. Les huit hommes n'attendaient qu'une occasion pour tout lâcher, mais soit par peur de ne plus trouver d'embauche, soit parce qu'ils redoutaient une responsabilité, aucun n'osait être le meneur pour manifester leur désagrément. Pourtant, ils étaient tous déçus des uns et des autres. C'était de la dynamite amorcée, une bombe à retardement. Aux environs de dix heures, le temps devint de plus en plus insupportable, l'eau inondait les vêtements, ruisselait sur le corps. Quelques-uns commençaient à tousser.

- Merde ! je ne travaille plus ! Quitte à ne pas être payé...

.../...

je monte, manifesta Bouboul avec aigreur, se dirigeant vers l'échelle.

N'Gor l'ayant vu, sortit de son abri, se dressa entre lui et la montée, et ordonna :

- Reprends ta bordée... Fais monter le filet, dit-il à Pipo Alasane, le maître palan.

Le malgache regagna sa place, lançant dans son dialecte des phrases à tuer une mouche qui s'y serait posée. Il était de la même bordée que Diaw. Ce dernier, piqué par le cable d'acier, arrosa à pleins poumons ses collègues de grossièretés ultra-atomiques, et se mit à grimper.

- Où vas-tu ? demanda le chef d'équipe.

- Je ne suis pas marié avec toi ! Si tu les prends pour des... moi, j'en fais pas partie !

- C'est pas à nous à arrêter les premiers ! renchérit le géant, quand il vit que personne ne touchait à la marchandise.

Diaw, sur le pont se frayait un passage dans le tas d'arabes parqués comme des moutons. A haute voix il parla aux équipes de terre. Ils étaient tous trempés. Falla sur le sol, s'entretint avec les autres ouvriers, des autres cales. Tous approuvaient ce qu'il disait ; en fin de compte, sur le bateau personne ne travaillait plus. N'Gor, très en colère, le prit au collet. Avec promptitude Diaw dégaina son crochet de sa ceinture :

- Lâche moi, ou je te défigure.

- Tu veux me faire perdre ma place, dit N'Gor en levant la main.

Et toi, tu veux qu'on crève... Depuis deux mois, jour et nuit sans repos, toujours plus vite ! Aujourd'hui, il pleut, même pas le droit de nous arrêter ! Est-ce que tu te mouilles toi ? Alors merde ! nous ne

.../...

sommes pas des esclaves !

- Tu verras ! Avec moi, tu crèveras de faim ! menaça l'autre.

En réponse à ces bravades, Diaw était prêt à frapper, Pipo intervint. Les voyageurs, les visiteurs et tous ceux qui étaient présents, les regardaient. Le boucan finit par alerter le contremaître, surnommé par les dockers "Tomate" à cause de son nez, qui, été comme hiver, était toujours mûr.

- Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il, quand il vit que rien ne fonctionnait. Il donna des ordres. "Reprenez vos postes. Le bateau doit appareiller à midi".

Faces aiguës, plissées, casquettes rabattues, les débardeurs se consultaient des yeux. Diaw qui menait le jeu, ne les soutenait pas. C'était sa parole, il ne voulait pas la reprendre.

- Personne ne travaillera plus sous la pluie. Après tout, on ne vous appartient pas.

- Il est dans ton équipe ? interrogea "tomate".

N'Gor acquiesça de la tête.

- Bon ! Demain, on le prends pas.

- Je ne suis pas ta femme ! Pour aujourd'hui, personne ne touchera à une caisse. Vous voulez nous tuer... Combien de nous sont dans les hôpitaux ? A l'assurance pour accident de travail ? On nous a fait effectuer trente-cinq jours en un mois ? Sans parler des heures supplémentaires... Mes couquouilles, si on touche à une caisse !

- C'est ce que nous allons voir ! dit le contre-maître en partant.

- Va chercher qui tu veux, même le Bon Dieu... tant qu'il pleut, ballon !

Diaw parlait, mais il avait peur, Le liquide froid qui parcourait

.../...

son corps en témoignait, comme le regard qu'il jetait un peu partout. Pour lui c'était son amour propre qu'il défendait. Où cela le mènerait-il, il se le demandait. Il avait envie de se sauver d'ici. Presque aussitôt arriva l'acconier. Autant les ouvriers pouvaient être sales, autant il était propre. Une perle fixait sa cravate, ses mains étaient gantées. Son pardessus-gabardine ne l'abritait pas assez, le contre-maître à ses côtés, tenait un parapluie.

- Alors, c'est toi qui défend aux hommes de travailler ?

Falla le connaissait de vue, jamais, ils n'avaient échangé le moindre mot auparavant. Son coeur redoubla ses battements ; il ne répliqua rien, ses lèvres balbutiaient.

- Reprenez vos places ! cria l'acconier.

- Sous cette pluie, n'y pensez pas ! dit sèchement Pipo.

Son intervention était de poids. Tous savaient qu'il était un militant syndical, et un bon. A la dernière élection, il avait été candidat comme délégué de son entreprise. Il n'avait pas été élu à cause des séparistes.

- Revenez ici ! Vous nous laissez influencer par sa présence ! dit Diaw.

- Vous allez voir, si vous ne finissez pas de décharger le bateau ! Je ne vous payerai que les heures de la première vacation. Mais si vous terminez l'embarquement, je vous paye et vous rentrez chez-vous.

- C'est faisable ce qu'il a dit ? demanda Diaw à Allassane en Sénégalais.

- Non, il veut nous posséder.

Falla avait repris courage, un courage qui ne lui venait pas du coeur, mais du ventre. C'était comme une boule qui se dilatait dans un

récipient et qui finissait par en épouser toute capacité. Si au début, le jeu n'était que personnel, maintenant, il tentait de défendre les autres. Il ne savait rien de la législation du travail. La seule certitude qui était en lui, c'est que lorsqu'il avait dit "non", se serait "non" jusqu'à la fin. Son atout c'était Allassame.

- Alors, vous ne finissez pas ? répète le patron.

- Il mouille, dit ironiquement Falla.

- Bon, appelle-moi les "casques". Nous allons voir qui commande !

Puis donne-moi ton numéro !

En guise de réponse, le noir lui tira la langue, ce qui déclencha un rire collectif. Le "Monsieur" avec toute sa puissance était humilié. Il se renfrogna dans son accoutrement. Sa suprématie n'était que zéro, devant la volonté de tous ses hommes, formant un cercle et que ce chétif défendait.

Dans la coursive de première classe, les partants pour les colonies se parlaient à voix haute. Une dame chargée de bijoux rétorqua insolemment :

- Si c'est par malheureux, ils viennent ici mendier de quoi vivre et encore ils veulent nous commander. Ces communistes, on devrait tous les prendre !

- Que voulez-vous, on donne trop de liberté aux ouvriers. Leur arrogance va de pair avec leur ignorance ! renchérit l'homme à ces côtés.

Le car stoppa : des C.R.S. débarquèrent, armés jusqu'aux dents, comme s'ils montaient en première ligne.

- Qu'y a-t-il ? s'informa le chef.

- Voilà cet homme qui empêche les autres de travailler, répondit l'acconier.

.../...

Déjà les hommes d'armes avaient déployé leur dispositif prêts à foncer. Pipa à qui rien n'avait échappé, se plaça près de Diaw, la main sur son outil.

- Tu es le délégué ? interrogea le lieutenant, les dents serrées.

Falla regarda autour de lui, la crainte du pire se lisait sur les physionomies. Ils avaient les yeux hagards de l'indécision.

- Oui.

- Oui, oui, c'est le délégué, hurlaient les mille voix.

A l'instant même, Diaw aurait voulu s'enfuir sous terre. Alassane avait dit "oui" à sa place. Son brûle-gueule accroché aux lèvres.

- Tu es le délégué ?... bon ! restez donc tranquille.

Sinon, gare à vous.

- Restez calme les gars, ordonna-t-il à ses hommes.

- Hoŋya piting de celui qui t'y touche. Il aura affaire avec moi, clama un Nord-Africain.

- Reste tranquille ! ordonna le garde en manipulant son bâton.

La grève ne s'était pas uniquement abattue sur un seul navire. Les deux autres à côtés en étaient atteints aussi.

- Nous fermons les cales, hurla le bosco, à bord.

- Ecoute, j'ai à te parler, dit le chef de l'entreprise, prenant Diaw par les épaules.

D'un geste, il se dégagea.

- Non, il n'y a pas de cachotterie chez moi. Parle pour que mes camarades entendent ce que tu as à me dire.

- Il est l'heure, cria à nouveau le maître d'équipage.

.../...

. - A la soupe les gars, dit Pipó après avoir consulté sa montre. Ils allèrent comme des moutons au pâturage, têtes baissées, pantalons rapiécés, l'odeur des vêtements humides les suivait. N'Gor conversait avec les patrons, Diaw et Pipó fermaient la marche.

SEMBENE OUSMANE

LES BOUTS DE BOIS DE DIEU

XXXXXXXXXXXX
XXXXXXXXXXXX
XXXX

BANTY MAM YALL

Lentement, le soleil se couchait. Sur les locomotives et les wagons immobiles, sur les ateliers et les hangars silencieux, sur les villas blanches et les maisons de torchis, sur les cabanes et les taudis, une ombre bleutée venait se poser, discrète. Du côté des baraquements des gardes-cercle on entendit une sonnerie de clairon.

Ainsi la grève s'installa à Thiès. Une grève illimitée qui, pour beaucoup, tout au long de la ligne, fut une occasion de souffrir, mais, pour beaucoup aussi, une occasion de réfléchir. Lorsque la fumée s'arrêta de flotter sur la savane, ils comprirent qu'un temps était révolu, le temps dont leur parlaient les anciens, le temps où l'Afrique était un potager. C'était la machine qui maintenant régnait sur leur pays. En arrêtant sa marche sur plus de quinze cents kilomètres, ils prirent conscience de leur force, mais aussi conscience de leur dépendance. En vérité, la machine était en train de faire d'eux des hommes nouveaux. Elle ne leur appartenait pas, c'était eux qui lui appartenaient. En s'arrêtant, elle leur donna cette leçon.

Des jours passèrent et des nuits passèrent. Il n'y avait pas de nouvelles, sinon celles qu'apportait chaque heure dans chaque foyer et c'étaient toujours les mêmes : les provisions étaient épuisées, les économies mangées, il n'y avait plus d'argent sous le toit. On allait demander crédit, mais que disait le commerçant ? Il disait : "Vous me devez déjà tant et moi je n'aurai même pas de quoi faire ma prochaine échéance. Pourquoi ne suivez-vous pas les conseils qu'on vous donne ? Pourquoi ne reprenez-vous pas ?

.../...

Alors on utilisa encore un peu la machine : on apporta chez le prêteur les vélomoteurs et les vélos, les montres ; puis ce fut le tour des boubous de valeur, ceux qu'on ne mettait qu'aux grandes occasions, et des bijoux. La faim s'installa ; hommes, femmes, enfants, commencèrent à maigrir. Mais on tenait bon. On multipliait les meetings, les dirigeants redoublaient d'activité et chacun jurait de ne pas céder.

Des jours passèrent et des nuits passèrent. Et voici qu'à la surprise générale, on vit circuler des trains. Les locomotives étaient conduites par des mécaniciens venus d'Europe, des soldats et des marins se transformaient en chefs de gare et en hommes d'équipe. Devant les gares, les esplanades devinrent des places fortes, entourées de barbelés derrière lesquels des sentinelles montaient la garde nuit et jour. Ce fut alors au tour de la peur de s'installer. Chez les grévistes, une peur informulée, un étonnement craintif devant cette force qu'ils avaient mise en branle et dont ils ne savaient encore s'il fallait la nourrir d'espoir ou de résignation. Chez les Blancs, la hantise du nombre. Comment, petite minorité, se sentir en sûreté au milieu de cette masse sombre ? Ceux des deux races qui avaient entretenu de bonnes relations d'amitié évitaient de se rencontrer. Les femmes blanches n'allaient plus au marché sans se faire accompagner d'un policier : on vit même des femmes noires refuser de leur vendre leurs marchandises.

Des jours passèrent et des nuits passèrent. Dans ce pays, les hommes ont plusieurs épouses et c'est sans doute pour cela qu'au début ils ne songèrent guère à l'aide qu'elles apportaient. Mais bientôt, là encore, ils découvrirent un aspect nouveau des temps à venir. Lorsqu'un homme rentrait d'un meeting, la tête basse, les poches vides, ce qu'il voyait d'abord c'était la cuisine éteinte, les mortiers culbutés, les bols et les calebassés empilés, vides. Alors il allait dans les bras d'une épouse, que ce fût la première ou la troisième ! Et les épouses, devant ces épaules cassées, ces pas traînants, prenaient conscience que quelque chose était en train de changer aussi pour elles.

.../...

Mais si elles se sentaient plus près de la vie des hommes, que dire alors des enfants. Dans ce pays, ils sont nombreux et on n'a guère l'habitude de les compter. Mais maintenant, ils étaient là, errant dans les cours ou accrochés aux pagnes avec leurs os qui saillaient, leurs yeux creux et toujours cette question qui vous broyait le cœur : "Mère, est-ce qu'on va manger aujourd'hui ?" Alors, on se réunissait, à quatre, à dix, les bébés accrochés au dos, la marmaille suivant ou précédant ; on disait : "Allons chez Une Telle, peut-être qu'elle a encore un peu de mil", et l'errance commençait, de demeure en demeure. Souvent Une Telle disait : "Eh, je n'ai plus rien, je vais avec vous" ; elle prenait un bébé sur son sein flasque et s'en venait augmenter le cortège. Parfois on arrivait chez une qui avait de l'eau ; elle tendait une calebasse à la ronde, mais elle disait : "Ne buvez pas tout !".

Les jours étaient tristes et les nuits étaient tristes. Le miaulement du chat vous faisait frémir.

Un matin, une femme se leva, elle serra fortement son pagne autour de sa taille et dit :

- Aujourd'hui, je vous apporterai à manger.

Et les hommes comprirent que ce temps, s'il enfantait d'autres hommes, enfantait aussi d'autres femmes.

XXXXXXXXXX
XXXXXX
XXXX

Dans la rue et sur la place, on entendit les klaxons avant de voir les véhicules, deux camions d'iternes qui débouchèrent à toute allure et s'arrêtèrent dans un grand bruit de freins à quelques mètres du commissaire.

riat, à quelques mètres des femmes. Il y eut des cris, des bousculades tandis que les pompiers sautaient à terre et déroulaient les tuyaux ; les lances furent braquées et l'eau jaillit.

- Restez assises ! hurla Mme Sofi. Il n'y a pas d'eau pour les incendies mais pour nous arroser il y en a ! Restez-là !

Mais les femmes du premier rang, trempées, affolées, se levèrent et commencèrent à se débâter, glissant, tombant dans les caniveaux que déjà l'eau envahissait. Seules Mme Sofi et Houdia M'Baye n'avaient pas bougé. Les jets furent dirigés sur elles. Mme Sofi reçut le choc en plein sur sa forte poitrine, vivement elle se laissa tomber en avant, la tête entre les genoux, serrant ses chevilles à pleines mains, n'offrant plus au choc de l'eau que son crâne et ses robustes épaules. Houdia M'Baye n'eut pas la même présence d'esprit et le jet l'atteignit au visage et, tel le coup de poing d'un géant, lui rejeta la tête en arrière. Elle ouvrit la bouche pour crier, l'eau s'y engouffra. Dans le gémissement brutal on n'entendit pas le petit bruit dérisoire des cartilages brisés. Houdia M'Baye battit des bras comme pour s'accrocher à l'air ainsi que font les noyés, puis ses mains s'agrippèrent à sa camisole qu'elles déchirèrent, elle tomba sur le côté à moitié nue, ses maigres seins semblables à des gourdes oubliées au soleil pendant la saison.

La foule s'était arrêtée à quelques mètres et lorsque Houdia M'Baye tomba, les premiers rangs se portèrent en avant ; un instant les jets puissants les continrent mais la poussée des centaines d'hommes et de femmes qui s'étaient agglomérés fut plus forte que celle des pompes et la distance fut vite franchie. Les pompiers qui craignaient pour leur vie s'enfuirent dans toutes les directions tandis que les miliciens et les gendarmes, qui n'osaient faire usage de leurs armes, étaient acculés aux murs du commissariat et des maisons voisines.

Bineta et Mme Sofi s'agenouillèrent près de Houdia M'Baye, regardèrent le visage couleur de terre où l'eau ruisselait encore, le sourire cris-

.../...

pé que faisaient les lèvres sur les gencives découvertes.

- Elle est morte, dit Bineta.

Et Mame Sofi abaissa le pagne trémpé sur le ventre ridé et les cuisses nues, puis elle se redressa :

- Il faut une charrette ! Allez chercher une charrette !

Quelques hommes se détachèrent et revinrent bientôt avec une vieille carriole sur laquelle on hissa le corps léger de Houdia M'Baye. Comme si la morte avait subitement calmé toutes les colères, les femmes demeuraient immobiles ou se réunissaient par petits groupes chuchotants ; nul ne savait que faire. Cinq minutes plus tôt des centaines de bras et de mains s'étaient unis, on s'était rué, on avait renversé les deux camions citernes qui gisaient maintenant dans un véritable bournier tandis que des lances abandonnées s'échappaient encore de minces filets d'eau.

C'est au milieu de ce silence et de cette indécision que Le Sérigne N'Dakarou fit son apparition. Sa haute taille rehaussée d'un turban, sa silhouette majestueuse drapée dans un immense boubou blanc sur lequel s'établait une rangée de décorations, il était si impressionnant que la foule s'écarta sur son passage. Il était flanqué d'El-Hadji Maïgué lui aussi enturbanné et couvert de médailles et de deux fidèles. Il avançait les deux mains croisées derrière le dos sous son boubou, d'un pas lent et assuré. Arrivé à hauteur de la charrette il s'arrêta et leva une main aux deux doigts dressés :

- Voilà votre oeuvre, femmes ! Depuis quelque temps vous vous comportez comme des athées. Non seulement vous incendiez les demeures des gens paisibles, mais vous entravez la marche de la loi. C'est vous qui êtes responsables de la mort de cette mère et vous en répondez devant le Seigneur. Vous êtes sans honte et sans vergogne, vous abandonnez vos foyers et vos enfants pour courir les rues telles des filles perverses.

.../...

Malgré que la voix du Sérigne fût un peu cassée par l'âge, elle avait une telle autorité que la foule demeura silencieuse et que les gens du premier rang baissèrent la tête. Il jeta un regard circulaire autour de lui et poursuivit :

- Je vais voir Ramatoulaye et, Dieu merci, les toubabs aussi. Sans mon intervention, ils vous mettraient toutes en prison. El-Hadji Mabigué a retiré sa plainte sur ma demande, soyez raisonnables maintenant. A mon retour du bureau du commissaire je ne veux plus vous retrouver là sinon je ne serai plus en mesure d'intervenir. Sachez que vos maris sont les jouets de quelques infidèles, sachez que ceux qui dirigent en réalité cette grève sont des communistes et si vous saviez ce qui se passe dans leur pays, vous prierez Dieu et vous imploreriez son pardon sur eux. Ils vous paient de famine, mais chez eux les gens ne mangent que deux ou trois fois par semaine. De plus, ce sont des hérétiques qui permettent au frère de coucher avec sa soeur. Dites cela à vos maris. Dieu nous fait coexister avec les toubabs français, et ceux-ci nous apprennent à fabriquer ce dont nous avons besoin, nous ne devons pas nous révolter contre cette volonté de Dieu dont les connaissances sont un mystère pour nous. Je sais que l'on peut parfois prendre la mauvaise route, mais maintenant que je vous ai éclairées de mon humble savoir, rentrez chez vous. Je dirai au commissaire, comme je l'ai dit au député-maire, que vous ne recommencerez plus. Que le Tout-Puissant et son Prophète vous prennent sous leur sainte protection.

XXXXXXXXXX
XXXXXX
XXXX

BIBLIOTHEQUE DES LANGUES ORIENTALES



